VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 17 NOVEMBRE 1914 NUMERO 27

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"[We]ST CANADA PUB. CO. LTD."
[1]9 Ave. McDermot
Téléph[one] - Garry 4264-4265

EN IRLANDE

Quelque chose cloche dans le recrutement en Irlande. Des dépêches de Belfast et de Dublin l'ont laissé pressentir. Les derniers journaux catholiques qui nous arrivent de la Grande-Bretagne nous apportent sur ce sujet de nouveaux et intéressants renseignements bien que tristes.

Dans les derniers mois qui précédèrent la guerre, Nationalistes et Carsonites s'étaient préparés—les derniers surtout—à la guerre civile. En un commun élan d'enthousiasme, ils firent trêve à leurs rivalités quand M. Asquith appela tous les fils de la Grande-Bretagne à s'unir pour combattre l'Allemagne. Une fièvre d'enrôlement secoua l'Irlande et ses fils accoururent sous les drapeaux. Mais Nationalistes et Carsonites insistèrent pour conserver leur identité même dans l'armée. Les autorités militaires accédèrent à ce légitime désir.

En deux mois, quarante mille recrues nationalistes se présentèrent. Déjà, au début de la guerre, un égal nombre d'Irlandais faisait partie de l'armée anglaise. C'était, a affirmé M. Redmond, en fonction de la population irlandaise un contingent plus nombreux que n'en fournissaient les autres parties de la Grande-Bretagne.

Aujourd'hui, cet élan s'est ralenti et menace de s'annuler presque. D'où cela provient-il? Qui en est la cause? Le patriotisme irlandais s'est-il affaibli? Est-il devenu moins guerrier? Rien de tel selon les journaux catholiques d'Angleterre. Tout est dû à l'attitude du War Office. Il accorderait un traitement de faveur aux Carsonites et de plus ignorerait les besoins religieux des soldats irlandais sur le champ de bataille.

Le recrutement en Angleterre comme dans tout l'Empire étant volontaire, son meilleur agent se trouve l'enthousiasme et l'amour des sujets anglais pour l'Empire. Rien n'a plus contribué à créer chez l'Irlandais un tel état d'esprit que le vote du Home Rule par le parlement anglais. Mais cet enthousiasme peut être considérablement refroidi par la perspective de se voir frustrer du fruit de siècles de luttes et de sacrifices. Et c'est cet avenir peu souriant, peu encourageant que certains chefs de l'Ulster ne cessent à l'heure actuelle—sans avoir encore été désapprouvés par le War Office—de promettre aux Nationalistes. Le général Richardson, mis par le War Office à la tête des Volontaires de l'Ulster, leur bat la marche. Dernièrement, au cours d'une réunion tenue dans le but de recruter en Ulster, il disait aux Volontaires: "Si quelqu'un sent son courage faiblir, qu'il se souvienne des événements de mars dernier et de ce que l'armée et la marine firent pour l'Ulster. Aux jours difficiles, elles vinrent au secours de l'Ulster; elles y viendraient encore. C'est l'heure pour les Volontaires de leur prouver leur reconnaissance et de les aider jusqu'au dernier homme." Ainsi lancé, il ajoutait que "la guerre finie et leurs rangs accrus de quelques douze mille hommes parfaitement entraînés, possédant une grande expérience, ils retourneraient à l'attaque et enverraient chez le diable le Home Rule".

Le voudrait-on, on ne pourrait plus effectivement décourager l'effort irlandais. N'est-ce point dire aux Nationalistes irlandais comme fait remarquer *The Catholic Times and Catholic Opinion*: "L'armée et la marine sont contre vous. Le Home Rule est nominalement la loi du pays mais c'est tout simplement une blague. Car l'armée et la marine nous fourniront les moyens de prévenir la mise en vigueur de cet acte".

Si encore le War Office avait rappelé au respect des convenances le général Richardson comme le demandait le *Daily News*. Loin de là, il a refusé la présentation de couleurs aux brigades formées par les nouvelles recrues nationalistes. Aujourd'hui les journaux irlandais se plaignent qu'on fait tous les efforts possibles pour reléguer l'Irlande nationaliste dans l'ombre et noyer l'effort de ses fils dans la masse anglaise. Dans un récent discours, M. Dillon a carrément accusé une certaine clique du War Office d'être l'instrument d'une telle campagne. Plutôt que de voir l'Irlandais s'affirmer en corps et se gagner une renommée par son courage, on serait prêt, selon M. Dillon, à tout faire pour bloquer le recrutement dans le Sud de l'Irlande. Jusqu'ici, affirme encore M. Dillon, un traitement de faveur a été accordé aux Carsonites.

Sur ce premier grief, tout national, un second s'est greffé: religieux, celui-là, que ne peut ignorer aucun catholique de l'Empire.

Il a été formulé dans une éloquente lettre de protestation par le cardinal Logue, primat de l'Irlande. Le War Office n'a pas voulu donner d'aumôniers catholiques aux marins catholiques ni aux soldats irlandais catholiques qui combattent actuellement sur le continent.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance de ce grief. Pour le soldat catholique qui fait face aux baïonnettes allemandes et aux obus, que la mort peut frapper à tout instant, sa destinée éternelle lui est toujours présente. Et rien n'est plus consolant, s'il tombe mortellement frappé, que de sentir à ses côtés un prêtre qui le consolera et lui donnera l'absolution. Notre gouvernement a pris soin de nommer des aumôniers pour les catholiques qui faisaient partie du contingent. La *Croix* de Paris nous a appris que les Indous avaient les leurs. Et le gouvernement de France, tout radical qu'il fut, a nommé des aumôniers à l'armée française.

En présence de la vigoureuse protestation du cardinal Logue et des catholiques irlandais, le War Office est entré en pourparlers avec le primat de l'Irlande pour qu'il nommât des aumôniers aux recrues irlandaises servant en Irlande. Le cardinal Logue a répondu que c'était ridicule. Eux n'ent ont point besoin. C'est pour les marins de la flotte et les soldats au front, toujours exposés à la mort, qu'il a fait appel au War Office.

A l'heure actuelle, le War Office n'a pas encore modifié sa ligne de conduite. Des centaines de prêtres irlandais ont offert leurs services mais on les a refusés. Cela est d'autant plus regrettable que les mêmes autorités qui refusent des aumôniers aux soldats irlandais catholiques ont cru bon—nous ne les blâmons pas—de s'incliner devant les idées religieuses des Indous. Ceux-ci refusant, pour des motifs religieux, de manger du porc et du boeuf, les autorités militaires anglaises leur fournissent de la chair de chèvre.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un nouveau feuilleton: "L'Allumeur de Reverbères". Lors de son apparition, il obtint un immense succès. Il respire surtout une compassion touchante et cette histoire d'enfant abandonné captivera certainement nos lecteurs.

Nous conserverons un certain nombre de numéros de la *Liberté* ce qui nous permettra de fournir à nos nouveaux abonnés le roman depuis le premier feuillet.

Nos lecteurs ont sans doute noté que la *Liberté* a maintenu son nombre de pages en dépit de la guerre. Elle continuera à le faire malgré les exemples contraires de nos confrères français au Manitoba.

EN ALSACE-LORRAINE

M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, a donné jeudi dernier à Montréal, au Monument National, devant une salle comble, une magistrale conférence sur l'Alsace-Lorraine. Les recettes en seront versées à la Croix-Rouge française. C'est la seconde conférence que fait le directeur du *Devoir* pour de telles oeuvres. Et qui le connaît peut être certain qu'il n'épargnera ni son talent, ni son temps, ni sa peine pour aider aux oeuvres de soulagement.

Nous aimerions reproduire en entier sa conférence sur l'Alsace-Lorraine: nos lecteurs trouveraient dans l'histoire de cet héroïque et fidèle groupe français un encouragement à maintenir la race et ses traditions. Le *Devoir* ne nous ayant apporté le rapport de cette conférence qu'hier, nous devons nous borner à quelques extraits. Nous avons choisi ceux où M. Bourassa parle de la situation du français en Alsace-Loraine.

"Parlerons-nous de la question des langues? (Mouvement d'attention.) Elle offre pour nous, ce semble, un intérêt spécial.

L'Allemand a voulu imposer à l'Alsace sa langue. Et les raisons qu'il en donnait, celles que m'ont données—en français naturellement, car tous les Alemands instruits parlent le français, (comme d'ailleurs les gens instruits de tous les pays civilisés (vifs applaudissements)—des Allemands distingués sont exactement celles que donnent les anglicisateurs de chez nous: les Allemands y ajoutent cependant un argument de fait: L'Alsacien, disent-ils, est Allemand de sang. Nous ne faidonc, en le germanisant, que le faire rentrer dans la voie traditionnelle.

Mais il est arrivé ceci d'intéressant et d'émouvant que, devant la pression germanique et pour affirmer sa personnalité, l'Alsacien s'est mis à parler français—plus qu'il ne le faisait avant la conquête. (Longs applaudissements). Ne pouvant songer à garder le patois alsacien qui ne se rattache à aucune grande littérature, il s'est rejeté avec passion vers le français.

Encore que le français ne soit pas langue officielle de l'Empire, il s'est mis à demander du français dans les grands services publics, à parler français dans le commerce et l'industrie. On a d'abord voulu proscrire le français de ce domaine, mais on s'est vite aperçu qu'il avait des avantages commerciaux et on l'a laissé rentrer dans l'usage.

A Strasbourg, ville allemande, à Cologne, ville allemande, pendant la mobilisation, je me suis adressé en français aux chefs de gare allemands, aux officiers allemands. Je n'ai pas voulu parler une autre langue, quoiqu'on en ait dit; je passais pour Français, j'ai mis une sorte de coquetterie à ne pas dire que je n'étais pas Français (vifs applaudissements). Je n'ai pas été compris par tous, mais nulle part je n'ai reçu l'accueil rogue, désagréable, que nous recevons dans les trois-quarts des services publics de ce pays de liberté quand nous osons nous adresser aux employés et aux fonctionaires dans la langue qui fut la première parlée sur ce continent et qui, officiellement, est l'égale de l'autre. (Vifs applaudissements.)

Le Règlement No 17

Et voici des précisions sur la situation du français dans les communes et à l'école...

Vingt-cinq communes d'Alsace et deux cents communes de Lorraine sont officiellement qualifiées de françaises. Dans ces communes, le français est officiellement reconnu comme langue de l'administration municipale—ce qui n'existe dans aucune des provinces anglaises de la Confédération. Et dans ces deux cent vingt-cinq communes, il y a quatre cents écoles où l'on suit le régime suivant: Quand il y a dans l'école plus de 20 pour cent et moins de 50 pour cent d'enfants de langue française, ils sont placés dans une classe séparée, commencent à apprendre l'allemand tout de suite, ont cinq heures d'enseignement du français par semaine, plus quatre heures d'enseignement de la religion: car, dans toutes les écoles d'Alsace-Lorraine l'enseignement de la religion est donné dans la langue maternelle des enfants.

Ceci, pour les petits de 6 et 7 ans. Quand il y a plus de 50 pour cent d'enfants de langue française—ce serait le cas des groupes français d'Essex, de Kent, de Prescott, de Russell, d'Ottawa, du Nouvel Ontario, les enfants de 6 et 7 ans apprennent d'abord à lire et à écrire en français; le français est langue d'enseignement et de communication; on leur donne 7 heures par semaine d'enseignement du français, plus 4 heures d'enseignement de la religion en français. Pour les enfants de 8 et 9 ans, l'enseignement du français est réduit à 8 heures par semaine, plus les 4 heures de religion, et à partir de ce moment, l'allemand devient langue d'enseignement: pour les 10 à 14 ans 2 heures de français plus les quatre heures de religion.

Le règlement 17 prescrit que, *lorsque ce sera nécessaire à cause de leur ignorance de l'anglais*, on pourra se servir du français comme langue d'enseignement en instruisant les petits Canadiens français de six et sept ans, mais qu'on devra tout de suite leur faire apprendre l'anglais pour qu'on puisse aussitôt que possible s'en servir exclusivement. (Une voix: Conspuons les Prussiens de l'Ontario!) Dans les classes subséquentes, le règlement qui, à moins d'impossibilité absolue, décrète que l'anglais sera la langue exclusive de l'enseignement, permet l'enseignement du français (il peut s'agir de classes exclusivement fréquentées par les Canadiens français) à la condition que les parents le demandent, que cet enseignement ne nuise pas à celui de l'anglais, qu'il ne dépasse jamais une heure par jour dans chaque salle de classe.

* * *

Messieurs, je ne suis pas pro-allemand—et je n'ai pas besoin de le répéter devant un auditoire intelligent—mais, avant de flétrir les tyrans et les persécuteurs des autres pays, avant de nous indigner de la politique de germanisation poursuivie en Alsace et dont l'objet est exactement celui que poursuivent les anglicisateurs ontariens, nous avons le devoir de faire notre "mea culpa", qui pour notre lâcheté, qui pour notre tyrannie, et j'estime qu'il est aussi pressant de mettre fin au "prussianisme" arrogant dont souffrent nos frères de l'Ontario qu'à la pression, tantôt violente, tantôt insidieuse, contre laquelle se sont si courageusement défendus les Alsaciens-Lorrains. (Longues acclamations. Ovation.)

ENCORE.

Les libéraux du comté de Richmond, province de Québec, viennent de se choisir un candidat de langue anglaise. Il est probable que dans les circonstances actuelles il sera acclamé.

Au provincial, Richmond a son représentant: au fédéral, il fait partie de Wolfe-Richmond. A Ottawa, le député a toujours été de langue anglaise. A Québec, il l'est depuis 1900. Richmond et Wolfe sont deux comtés à de grandes majorités Canadiens-français et catholiques, comme le faisait remarquer M. Jean Dumont dans le *Devoir* de la semaine dernière. D'après le recensement de 1911, plus des quatre cinquièmes de la population totale sont de langue française. La proportion de l'élément catholique y est encore plus considérable. Et cette supériorité en nombre de l'élément français ne date pas d'aujourd'hui.

Pourquoi cela dure-t-il toujours? Quelle raison ont donc nos compatriotes de Québec pour ne se pas donner des représentants de leur langue? Pourquoi ne suivent-ils pas l'exemple de nos concitoyens anglais? Est-ce que ceux-ci vont chercher chez leurs concitoyens d'une autre langue leurs mandataires? Jamais. Ils savent très bien les trouver chez eux.

Que ne suit-on dans Québec cet exemple! Les hommes de valeur ne font pas plus défaut là, dans les comtés français, que dans les comtés anglais.

Si l'on pouvait comprendre dans Québec le tort que cela nous cause, à nous, des autres provinces. La fierté nationale est un élément si important de toute résistance aux attaques contre nos droits et au maintien du culte de la race dans nos foyers. Quand nous voulons nous affirmer, démontrer que nous ne sommes pas une race inférieure, qu'il est dur et pénible de se voir objecter que des comtés français—à de grandes majorités—doivent demander à la race anglaise de leur fournir des représentants à Ottawa et à Québec. Que veut-on que nous répondions à cela? Les meilleures raisons ne tiennent pas debout làcontre. Le fait brutal est là: probant—selon les Anglais, désolant et décourageant.

Quand Québec se décidera-t-il à affirmer son droit et à choisir chez ses fils ses mandataires et à Ottawa et à Québec? Le matériel ne manque pas.

LETTRE A UNE AMIE

(*Deuxième lettre*)

Ma chère amie,

Vous avez déjà fait la revue de vos armoires et de vos commodes et vous en avez retiré bon nombre de chauds lainages qui ne vous servaient plus et que vous avez plaisir à donner pour l'oeuvre chère de l'Aide à la France. Vous avez fait cela avec un joli enthousiasme, fière de la joie que vous alliez donner à des femmes au coeur délicat et meurtri qui sauront apprécier, là-bas, votre geste de pitié généreuse. Peut-être cependant, avez-vous hésité, prise d'une appréhension de bonne ménagère, devant un bas un peu percé, une camisole trop élimée, un châle quelque peu "mûr". C'est ce gentil scrupule que je veux, dans cette seconde lettre, tenter de rassurer.

Si réellement un bas est trop troué pour que vous puissiez le ravauder, voici un moyen très simple de l'utiliser quand même. Vous couperez dans du papier un patron de bas d'enfant, vous placerez le patron sur votre bas en sens contraire de celui-ci, c'est-à-dire que vous mettez le pied du patron sur la jambe du bas, vous taillez, cousez, et avec un autre morceau pour former le bout du pied, que vous prenez dans le bas de la "jambe", et que vous cousez à petits points pour qu'il ne fasse pas de bourrelet dans la chaussure, vous avez un bas assez propre et fort solide. De même, dans une camisole de laine, vous pourrez en retailler une plus petite, et comme ces vêtements s'usent toujours aux entournures, votre petite camisole se trouve prise dans le meilleur du tricot. Vous surjetez soigneusement les coutures, le tour du cou et les manches, pour que les mailles ne se défassent pas, et voilà!

Vous faites ces petits travaux chez vous, réservant pour les soirées ou les après-midis de couture en commun avec vos amies les ouvrages de tricot ou de couture d'objets neufs.

Encore une fois, ma chère amie, il ne s'agit pas de faire une importante dépense, ce n'est pas assurément ce que l'on demande de vous; il s'agit simplement de mettre votre ingéniosité féminine en oeuvre et de suivre la dictée de votre coeur qui vous porte vers l'infortune sans nom de nos soeurs françaises dans un besoin de la soulager.

Il ne s'agit pas non plus d'accomplir une bonne action au détriment d'autres devoirs de charité. Si vous avez des "oeuvres", ma chère amie, je sais que vous ne les négligerez pas parce que vous donnerez quelques heures de votre temps pour le soulagement d'une misère nouvelle. Vous prendrez ces quelques heures sur celles, en cette saison plus nombreuse qu'en autre temps, de vos loisirs, de vos plaisirs même. Vous sacrifierez une partie de cartes, un peu de pianotage, un peu de bavardage, un peu de flânerie, et, de tous ces petits moments vous composerez l'heure laborieuse et féconde qui fera bénir votre nom dans un foyer français.

Adieu donc, ma chère petite amie! Avant de vous quitter toutefois, je veux vous répéter, au cas où vous en auriez oublié quelques-unes, les conditions dans lesquelles doivent se faire vos envois au Comité France-Amérique, section féminine de l'Aide à la France. Les voici succinctement: emballer soigneusement chaque paquet, joindre à chaque objet une carte portant votre nom avec la mention de la catégorie de personne à qui vous voudrez que votre don profite (il sera strictement tenu compte de ces intentions lors de la distribution en France), envoyer ces paquets par la poste, franc de port, à "L'Aide à la France, Section féminine, 71a, rue Saint-Jacques, Montréal", ou, si l'envoi ne pouvait se faire par la poste, l'envoyer en port dû par express. Dans ce dernier cas, s'entendre avec les autres personnes de votre localité qui ont également quelque chose à envoyer, pour épargner au comité des frais inutiles.

Dans tous les cas, si l'on est embarrassé par quelque détail, on peut toujours demander tous les renseignements désirés au siège de l'oeuvre "Comité France-Amérique (Section féminine), Chambre 34, Immeuble Duluth, rue Notre-Dame, Montréal".

Catherine.

P.S.—N'oublions pas que la situation est pressante, l'hiver est déjà dûr en certaine partie de la France. Il faut donc faire diligence pour que nos dons arrivent à temps. Qui donne vite donne deux fois. C.

LA QUESTION DES LICENCES

Une énergique décision a mis fin à l'existence de quelques-uns des clubs de Winnipeg les plus notoires par leur mauvaise réputation. Tant mieux. Prochainement, les "tempérants" s'efforceront de faire triompher le système de "l'option locale" dans vingt cinq municipalités. Nous leur souhaitons plein succès. "L'option locale" n'est pas l'idéal mais même avec tous ses inconvénients, cela vaut mille fois mieux que le régime de la buvette.

Triomphes d'option locale et suppression de clubs mal famés ne sont que des succès passagers et des acheminements à la solution finale: le remaniement de notre loi des licences. A sa base même se trouve sa condamnation. Elle est édifiée sur la négation du droit élémentaire du sujet britannique: manifester sa volonté et la traduire en actes.

Peut-on trouver corps plus irresponsable au peuple que notre commission des licences. Et si encore, elle possédait la compétence requise! Mais non, rien de cela. Des commissaires nommés par le pouvoir du jour dictent la loi à toute la province. De Winnipeg, ils infligent un débit de boisson à une municipalité située sur les confins de la Saskatchewan. Telle autre municipalité que les membres de la commission n'ont jamais connue et dont ils ne savaient peut-être même pas l'existence voit un bon matin une buvette surgir chez elle. Qui lui a donné le jour? Messieurs, les commissaires de Winipeg. Mais, on ne l'avait point demandée? Qu'importe! Mais, on s'y opposait! Qu'importe! Mais on a présenté requête sur requête, s'opposant à l'accord d'un permis? Les omnipotents de Winnipeg ont tout ignoré. Leur sagesse, étayée sur une solide ignorance, voulue ou non, des nécessités de cette municipalité, a passé outre et planté là un germe de pauvreté et de misère matérielle et morale.

* * *

Là, est la racine du mal. Aussi longtemps qu'une énergique campagne ne forcera point le gouvernement à l'extirper, les meilleurs efforts des "tempérants" aboutiront à un maigre résultat, toujours en péril.

Il faut arracher à la commission des licences son pouvoir exorbitant et inique pour le remettre aux municipalités. C'est aux contribuables qu'il convient logiquement, en bonne justice, en un régime de liberté britannique, de décider si oui ou non on les empoisonnera avec de l'alcool, si on jettera la désolation dans les foyers, si le plus clair des gains du fermier et de ses fils ira s'engloutir au fonds des tonneaux de whisky. Les contribuables d'une municipalité savent ce qu'il leur faut. Mille fois mieux que les omnipotents et irresponsables de la commission des licences de Winnipeg.

Nous le répétons. Une seule arme sera efficace contre le fléau: l'action directe des contribuables. Cela ne peut être sans la disparition de la commission des licences et le transfert de ses pouvoirs aux municipalités.

ACTES DE BRIGANDAGE

Le carnet d'un officier saxon

Le carnet d'un officier du 178e régiment d'infanterie (12e corps d'armée saxon), est tombé entre les mains de l'autorité militaire française. Voici la traduction des principaux passages de ce document:

Mont-le-Ban (Belgique), 17 août.—Je visite le petit château qui appartient à un secrétaire du roi des Belges. Nos hommes se sont conduits comme des vandales. D'abord on a pillé la cave, puis on s'est rabattu sur les chambres et on y a tout bouleversé. On a même fait des tentatives d'effraction sur le coffre-fort. Tout est pêle-mêle, de magnifiques meubles, des soieries, des porcelaines brisées. Nos hommes ont emporté des tas de choses inutiles, pour le simple plaisir de marauder.

Sovet (Belgique), 21 août.—Alerte de nuit. On fusille un Belge accusé d'espionnage.

Bouvines (Nord), 23 août.—Nos hommes disent qu'ils ne peuvent plus avancer parce que les francs-tireurs nous fusillent des maisons. On s'empare des soi-disant francs-tireurs et on les place sur trois rangs pour qu'un même coup de fusil abatte trois hommes à la fois. Nous prenons position le long de la Meuse. Ma compagnie entre dans le village de Bouvines. Nos hommes sont comportés comme des vandales. Tout a été bouleversé. Le spectacle des cadavres de tous les habitants tués défie toute description. Il ne reste plus une seule maison debout. Nous retirons de tous les coins les survivants, les uns après les autres, et l'on fusille en bloc, hommes, femmes et enfants trouvés dans un cloître qui a été incendié.

Villers-en-Fagnes, 26 août.—La population avait averti les Français du passage de nos troupes: aussi mettons-nous le feu au village après avoir fusillé le curé et quelques habitants...

Gui-d'Ossus, (?).—Nous franchissons la frontière française et cantonnons à Gui-d'Ossus. Le village est en feu. Cette pittoresque petite commune a été incendiée, bien qu'innocente. Un cycliste, en tombant, avait fait partir son fusil. Il prétend aussitôt qu'on avait tiré sur lui. Là-dessus, on a jeté tous les habitants dans les flammes. De telles horreurs ne se reproduiront plus, je l'espère. A Leppes, on a tué deux cents habitants, parmi lesquels il devait se trouver des innocents. A l'avenir on devra procéder à une enquête et établir la culpabilité des gens avant de les fusiller.

Rethel (Ardennes), commencement de septembre.—L'intérieur des maisons est charmant, Il y a en France une classe moyenne qui possède des meubles magnifiques: partout des meubles de style, de belles soieries, mais dans quel état, grands dieux: tout est en morceaux. Les vandales n'auraient pas commis plus de dégâts. Les chefs de colonnes en sont responsables, car ils auraient pu empêcher le pillage et les destructions. Les dégâts se chiffrent par millions, les coffres-forts ont été forcés. Dans la maison d'un avoué—arrangée avec beaucoup de goût—on a brisé en mille morceaux une collection de faïences et d'objets d'art orientaux.

Moi-même, je n'ai pu m'empêcher d'emporter par-ci, par-là, de petits souvenirs. Je trouve un superbe imperméable et un appareil photographique que je destine à Félix.

DIFFAMATEUR AU PILORI

M. Henri Bourassa poursuit le plus acharné de ses calomniateurs jusque dans les colonnes de la "Tribune," de Winnipeg

UN TRISTE SIRE

Nos lecteurs n'ignorent sans doute pas quelle campagne de calomnies et de fausses citations fut menée dans la presse anglaise et quelques journaux français sans vergogne contre le directeur du *Devoir* qui jugea à propos de ne pas s'emballer et de garder sa tête alors que tant d'autres la perdaient. Selon son habitude, M. Bourassa fit de tous côtés face à la musique et riposta à toutes les attaques.

Forcé par le mépris des honnêtes gens, de nombreux désabonnements, à cesser sa campagne de diffamation, le directeur du *Mail-News*, de Montréal, s'est venu réfugier dans les colonnes de la *Tribune*, de Winnipeg. L'éloignement, se disait-il, ferait que le directeur du *Devoir* ignorerait ses perfides attaques. Si toutefois une riposte venait, les lecteurs de la *Tribune* ne la verraient point. M. MacNab avait compté sans M. Bourassa et ses amis. M. Bourassa ne vit point la lettre de M. MacNab mais elle lui fut envoyée par un ami de Winnipeg. Immédiatement, M. Bourassa y répondit par une cinglante lettre à la *Tribune*. Notre confrère lui donna loyalement une large publication en page de rédaction.

• • •

Nous avons traduit pour nos lecteurs les deux lettres. Ils verront avec quelle maîtrise le directeur du *Devoir* a fait justice des calomnies de M. MacNab—d'ailleurs analogues à celles publiées par le *Free Press* et que ce dernier n'a pas encore eu l'honnêteté de réparer:

M. le Directeur de la
Winnipeg Tribune.

Cher Monsieur:

Votre article, dans la *Tribune* du 6 octobre, en faveur de M. Henri Bourassa, de Montréal, peut créer dans l'esprit de vos lecteurs, une déplorable conception de l'attitude de M. Bourassa dans la guerre actuelle parce que non fondée sur une claire intelligence de tous les faits. Il y a une raison logique pourquoi les déclarations de M. Bourassa concernant la présente guerre de même que les opinions qu'il énonça sur la participation du Canada à cette même guerre auraient dû provoquer une grande indignation dans ce pays. Je vais me forcer de le démontrer.

Dans l'extrait que vous avez publié des articles de M. Bourassa il affirme son opinion que le Canada "a le devoir d'aider la Grande-Bretagne, la France et la Belgique de toutes ses forces et par tous les moyens d'action qui lui sont propres." Cela fut écrit par M. Bourassa pour la satisfaction de ses amis de langue anglaise. Je vais maintenant vous citer de son journal le *Devoir*, ce qu'il a écrit pour ses compatriotes:

"A ceux de mes amis qui me demandent avec angoisse si j'approuve aujourd'hui ce que je prévoyais et condamnait dès 1899—la participation du Canada aux guerres de l'Angleterre, étrangères au Canada—je réponds sans hésiter: Non!

Le Canada, dépendance irresponsable de la Grande-Bretagne, n'a aucune obligation morale ou constitutionnelle ni aucun intérêt immédiat dans le conflit actuel."

Une lecture attentive de ces deux extraits nous laisse avec l'impression qu'aucune nation ayant le respect de soi-même telle que la Grande Bretagne ne pourrait sans une perte de dignité et de prestige inconcevable accepter un secours tel qu'en offrirait le Canada selon le mode suggéré par M. Bourassa. D'un côté il prêche l'assistance; d'autre part il met en garde contre le danger de créer l'idée qu'un tel secours eut donné dans une pensée d'impérialisme, patriotiquement ou loyalement. Il se veut réserver le droit d'être félicité de sa bonté de coeur plutôt que d'être le bienvenu pour sa loyauté. On ne saurait croire que la Grande-Bretagne accepterait un secours aussi peu cordial et aussi mesquin. On peut avec certitude affirmer que s'il en dépendait de M. Bourassa le Canada ne donnerait ni un homme ni un dollar pour aller au secours de la Grande-Bretagne.

Le recrutement d'un régiment canadien-français ne reçoit pas un mot d'encouragement dans le *Devoir* qui conserve un silence obstiné, en contraste apparent avec l'attitude des autres journaux français dont les bureaux servent d'agence de recrutement.

M. Bourassa a encore fait une autre restriction. Au début de la guerre, il insista pour que des privilèges spéciaux concernant la langue fussent accordés à ses compatriotes d'Ontario avant qu'ils promissent leur coopération. Une telle demande était une insulte. C'était, de la part de la minorité d'Ontario, arracher des privilèges en temps de danger.

La guerre commença et le Canada aida avec cet esprit impérial malgré M. Bourassa. Depuis, quelle fut son attitude?

Il s'est moqué de la Grande-Bretagne parce qu'elle "recueillait les dépouilles de l'industrie allemande".

Il a dénigré et insulté la diplomatie britannique en s'efforçant de prouver, en présence de faits établissant le contraire, que la Grande-Bretagne était prête, avant la guerre, à sacrifier à la Triple Alliance les obligations naissant des traités, et ce à la demande des conspirateurs allemands avec lesquels elle avait de secrets rapports. Voici ses propres parcles, conclusion d'un long et diffamant article contre Sir Edward Grey:

"Le moins qu'on puisse dire, c'est que trois jours avant le déclanchement général, la Triple Entente était fort précaire."

Pour mettre le comble à cela, M. Bourassa a publié dans son journal de diffamants articles présentant comme une bande d'ivrognes les soldats canadiens campés à Valcartier.

Tous les faits ci-dessus peuvent être contrôlés en référant à la collection du journal de M. Bourassa à Montréal. J'ai moi-même référé aux articles de M. Bourassa lesquels furent traduits et publiés, au jour le jour, correctement dans le *Daily Mail* de Montréal.

Doit-on s'étonner qu'une tempête d'indignation s'élève à l'occasion de la prédication d'une telle "aide à la Grande-Bretagne?" Quand on se souvient que des années durant, M. Bourassa a prêché à ses compatriotes de la province de Québec de telles idées, on a quelque idée du mal qu'il a fait.

De plus, je suis en état d'accuser M. Bourassa d'avoir fait de fausses affirmations concernant les écoles de l'Alsace-Lorraine. Cela, en soutenant que les privilèges de langue accordés par les Allemands aux écoles de ces provinces étaient plus avantageux à la population française que ceux accordés en Ontario. Le *Daily Mail*, de Montréal, 7 octobre, a nié et refuté cela. M. Bourassa, si prompt à répondre aux défis concernatn ses affirmations, n'a jamais répondu. C'est en s'appuyant sur l'Annual Register, de 1913, que fut refutée l'allégation de M. Bourassa.

Brenton A. MacNab.
Montréal, 13 octobre 1914.

M. le Directeur de la
Tribune.

Monsieur:—

Un ami vient de me communiquer une coupure de votre journal du 21 octobre dernier contenant la lettre de M. MacNab, datée du 13 octobre, suivie de vos remarques.

Me permettrez-vous de vous rappeler que de vieux rapports personnels, l'estime et le respect que je croyais que nous eussions l'un pour l'autre, auraient dû vous pousser, avant de publier cette lettre, soit à me la communiquer, soit à vous enquérir de ce que j'ai dit de la participation du Canada à la guerre. Vous vous seriez ainsi formé une juste idée de mon attitude et auriez évité de prêter votre appui à la plus éhontée et systématique tentative de calomnier un homme sincère, —parce qu'il refuse d'être l'instrument de voleurs et de poltrons. La raison de ces calomnies, je vous la laisserai savoir plus tard.

Je revins d'Europe le 20 août, avec un entier et sincère désir de participer sans sacrifier le moindre principe, naturellement, à toute politique adoptée ou à adopter afin d'aider à la cause de la France, de la Belgique et de l'Angleterre. Pour la Russie et le panslavisme, je n'ai aucune sympathie; en cela, je suis d'accord avec la plupart des anglais qui pensent et savent.

Avant de dire ce que je pensais, j'étudiai avec soin la situation au Canada et les opinions émises au parlement et en dehors du parlement. Le 8 septembre, j'écrivis mon premier article sur "le devoir national" du Canada. Je signalai le danger de n'envisager la situation que du seul point de vue de la France et de l'Angleterre et d'oublier la situation particulière du Canada de même que ses principaux intérêts. Je ne pouvais pas admettre l'idée, énoncée au parlement par les chefs des deux partis, que le Canada doit participer à cette guerre, parce que partie de l'Empire britannique. Je réservai expressément les principes constitutionels que je posai lors de la guerre sud-africaine et prêchai depuis envers et contre toutes difficultés ou tempêtes. Ces pricipes, je les énonçai de nouveau dans un langage des plus modérés, plus même que celui que j'employai devant des auditoires anglais, au Canada ou en Angleterre.

Dans ce même article j'écrivis ce qui suit:

"Ces réserves faites, ces faits posés comme jalons de la route qu'il faudra nécessairement parcourir à nouveau, lorsque viendra la période du rajustement national, je me hâte d'envisager un aspect plus large de la question, sur lequel il me semble que tous les Canadiens doivent pouvoir s'entendre.

"Indépendamment de ses "obligations" coloniales, nulles en fonction de l'histoire, de la constitution et des faits, le Canada, comme nation, embryonnaire si l'on veut, comme communauté humaine, peut-il rester indifférent au conflit européen?

A cette deuxième question, comme à la première, (l'obligation du Canada à participer aux guerres impériales), je réponds sans hésiter: Non.

"Le Canada, nation anglo-française, liée à l'Angleterre et à la France par mille attaches ethniques, sociales, intellectuelles, économiques, a un intérêt vital au maintien de la France et de l'Angleterre, de leur prestige, de leur puissance, de leur action mondiale.

"C'est donc son devoir national de contribuer, dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui sont propres, au triomphe et surtout à l'*endurance* des efforts combinés de la France et de l'Angleterre.

"Mais pour rendre cette contribution efficace, le Canada doit commencer par envisager résolument sa situation réelle, se rendre un compte exact de ce qu'il peut faire ou ne pas faire, et assurer sa sécurité intérieure, avant d'entamer ou de poursuivre un effort qu'il ne sera peut-être pas en état de soutenir jusqu'au bout."

Puis, je montrai les dangers de notre crise économique, s'empirant du fait de la guerre et des déboursés nationaux qu'elle comportait; et je suggérai que le Canada s'occupât d'abord de lui-même comme firent l'Angleterre, la France ou tout autre pays.

Pour établir la justesse de ma suggestion, je fis une complète analyse de la politique anglaise, avant la guerre, telle que racontée dans le Livre Blanc anglais. Cette étude, je la préfaçai des remarques suivantes:

"Ils (les vrais Canadiens) y perdront peut-être quelques illusions. Ils seront bien forcés de constater qu'aux yeux de sir Edward Grey et de ses collègues, le salut de la France et la protection de la Belgique sont restés, jusqu'au dernier jour, des considérations secondaires, entièrement subordonnées aux seuls intérêts de la Grande-Bretagne. Mais ce que le grand diplomate anglais perdra à leurs yeux comme "champion du droit et de la justice", il le regagnera comme défenseur habile, courageux et opiniâtre des intérêts de son pays.

"Notre patriotisme bruyant, enfantin et, somme toute, peu producteur d'action, y gagnerait beaucoup à profiter de l'exemple de magnifique "égoïsme" que lui enseigne toute l'histoire de la diplomatie et de la politique anglaises, dont nos loyalistes parlent tant mais qu'ils semblent si peu comprendre."

En quatre articles, dont chaque affirmation s'étayait sur un extrait de la correspondance et des déclarations de Sir Edward Grey, je prouvai, conclusivement que, jusqu'au 3 août, Sir Edward Grey tint, dans ses rapports avec la France et la Russie, aussi bien que dans ses relations avec l'Allemagne, cette invariable ligne de conduite: Nous agirons conformément à nos intérêts; nous ferons la guerre ou garderons la paix, selon les exigences des intérêts anglais. A l'aide des propres paroles de Sir Edward Grey, je prouvai que, en dépit des avertissements répétés et des pressantes demandes de la France, de la Russie et de l'Italie, même après que le gouvernement anglais eût refusé de "trafiquer" de la neutralité de la Belgique avec l'Allemagne, Sir Edward Grey avait proposé à l'ambassadeur allemand une entente dont l'acceptation par l'Allemagne eut entraîné l'abandon à leur sort de la France et de la Belgique par la Grande-Bretagne.

Je concluai par ces mots:

"Les hommes de bonne foi qui ont lu ces pages en entier, sans passion, dans l'esprit qui les a dictées, s'accorderont avec moi pour dire qu'elles contiennent les éléments de l'un des chapitres les plus glorieux et les plus instructifs de l'histoire d'Angleterre. L'homme qui en a fourni les données principales, même s'il s'est trompé dans son diagnostic de la situation, n'en apparaît que plus grand. Lors de la guerre des Balkans, il avait réussi à empêcher l'incendie de s'étendre sur toute l'Europe. Cette fois, les événements et la rivalité des nations ont été plus forts que lui, mais la trace de ses efforts n'en reste pas moins profonde et remarquable. Dans les deux cas, fidèle à la grande tradition britannique, il a été avant et par-dessus tout l'homme de *son* pays. C'est là la leçon que je voulais tirer de cette étude.

"Il me paraît que le Canada ne saurait mieux démontrer son "loyalisme" qu'en s'inspirant des exemples de la grande nation à qui il a emprunté ses institutions politiques."

C'est cela que M. MacNab appelle "dénigrer et calomnier la diplomatie britannique."

Partant du point de vue que je viens de mentionner et qui a toujours été le principe dirigeant de ma vie publique—le Canada se doit d'abord à lui-même— j'écrivis plusieurs articles, ou pour mettre les Canadiens en garde contre les conséquences d'un trop grand effort militaire, ou contre l'absence de mesures préventives afin de soutenir l'effort fait et d'alléger les souffrances de notre peuple. De ces articles le *Mail* et le *News*, dont M. MacNab est gérant, découpa telles phrases isolées propres à créer dans l'esprit de ses lecteurs l'idée que j'étais opposé à tout genre de secours aux nations alliées. Jamais, il ne traduisit ou reproduisit un seul mot pouvant donner à ses lecteurs ne sachant qu'une langue une juste idée de mes opinions. Cette tactique de fausses citations et de calomnies donna sujet à des protestations indignées de conservateurs impérialistes, tel que M. C.-H. Cahan, et de libéraux à l'esprit large, tel que M. Henry Timmis. Un tel nombre de lettres de désapprobation et de désabonnements parvinrent aux bureaux du *Mail-News* qu'il dût subitement mettre fin à sa malpropre campagne. Mais, forcé par son intérêt et sa haine à poursuivre son effort pour me faire abattre comme le "chien enragé", l'inspirateur de cette dégoûtante tâche transporta dans vos colonnes les mensonges qu'il n'avait plus le courage d'imprimer dans son propre journal.

Voici qui vous donnera une idée des procédés de M. MacNab. Il vous écrit:

"Pour mettre le comble à cela, M. Bourassa a publié dans son journal de diffamants articles présentant comme une bande d'ivrognes les soldats canadiens campés à Valcartier."

Le seul article que j'écrivis ou publiai, se rapportant directement ou indirectement à la conduite des soldats campés à Valcartier, le fût le 23 septembre.

Vous pourrez facilement vous en procurer un exemplaire à Winnipeg, le faire traduire en entier et le publier dans votre journal. Je serais prêt à accepter le verdict de n'importe quel honnête lecteur de votre journal.

Toute remarque faite par moi sur la conduite de certains soldats à Valcartier fut empruntée à l'*Action Sociale*. Les accusations portées par ce journal ont été beaucoup plus graves que les miennes, mais comme l'*Action Sociale* a épousé la doctrine tory-impérialiste, le *Mail-News* n'a soufflé mot de ses critiques. Je fus le seul "diffamateur" de nos soldats.

Après avoir signalé ces abus à l'autorité et civile et militaire, j'ajoutai ceci:

"Est-ce à dire que le contingent canadien contient une plus forte proportion de débauchés que les armées européennes? Non—et les récits des horreurs de la guerre font foi du contraire—; mais évidemment la discipline, ici, fait défaut, même quand elle est le plus facile à exercer."

Naturellement, le *Mail-News* et les autres feuilles jingoes qui tiennent de lui leurs renseignements, ne reproduisirent point ces lignes.

Autre exemple: concernant l'enseignement bilingue dans l'Ontario.

Le 29 août, après avoir célébré de tout coeur le splendide courage déployé par les Belges, et Flamands et Wallons, j'ajoutais les remarques suivantes:

"Croit-on que les Flamands eussent donné au monde un tel exemple d'héroïsme et de désintéressement, que le peuple belge, divisé par la langue et la race, se fût ainsi uni comme un seul homme, si les Wallons, longtemps maîtres du gouvernement, des lois et de l'administration, avaient traité les Flamands comme les Allemands ont traité les Alsaciens et les Lorrains, comme les gouvernants de l'Ontario traitent aujourd'hui les Canadiens français?

"Puisse cette leçon ouvrir les yeux des anglicateurs de notre pays, qui parlent tant d'unité nationale et de dévouement à l'Empire, et qui travaillent plus efficacement que Guillaume II et ses Uhlans, à la désintégration de l'Empire et au désaccord des races canadiennes.

"Je ne veux pas discuter, pour l'instant, l'opportunité de la contribution que le gouvernement d'Ontario a décidé d'offrir aux autorités impériales; mais s'il veut que cette contribution soit réellement le don d'un peuple uni de coeur et d'esprit, qu'il imite le noble exemple du gouvernement français, anti-clérical et sectaire, rappelant les décrets contre les congrégations religieuses et rétablissant les aumôneries de la flotte et de l'armée; qu'il marche sur les traces de Sir Edward Carson et de M. John Redmond, prêts hier à la guerre civile et s'unissant aujourd'hui pour prêter main-forte aux ministres anglais; que sir James Whitney annonce demain la fin des persécutions dirigées contre les Canadiens français de l'Ontario,—*et cet acte d'élémentaire justice et de politique intelligente fera plus pour assurer l'unité de l'Empire et de la nation canadienne que tous les dons de farine ou d'argent.*"

C'est ce que M. MacNab appelle "*insister pour que les privilèges spéciaux concernant la langue soit accordés à mes compatriotes d'Ontario avant qu'ils promettent leur coopération.*" Un autre journaliste jingo, ou du même acabit, a qualifié cela de tentative de "*faire chanter Ontario*".

Il prétend que je n'ai jamais prouvé mon affirmation, qu'au point de vue de l'enseignement bilingue, la population française de l'Ontario se trouvait dans une situation inférieure à celle de la population française de l'Alsace-Lorraine.

En cela il ment comme en tout le reste.

Le *Toronto News* ayant contesté mon affirmation, j'écrivis, le 19 septembre:

"J'ai écrit et je répète, avec plus de précision, que, dans deux cents communes d'Alsace-Lorraine, la langue française est l'idiome *officiel* de l'administration municipale. Dans les mêmes communes, plus de quatre cents écoles, subventionnées par le gouvernement allemand, donnent aux enfants de langue française l'enseignement de leur langue maternelle avec plus d'intelligence et de libéralité que le règlement No 17 de l'Ontario ne le permet."

Ceci, je ne le répétai point après le défi du *Mail*, du 7 octobre, (selon M. MacNab), pour trois raisons: premièrement, parce que j'avais déjà répondu à un défi analogue du *Toronto News*; secondement, parce que je lis rarement le *Mail* depuis qu'il a démontré qu'il était un misérable exploiteur des plus ignobles préjugés; troisièmement, parce que j'ai cessé tous rapports personnels et professionnels avec les journalistes que je considère indignes de mon dédain.

Vous, je puis vous dire que mes renseignements ont été puisés aux meilleures sources: au Bureau-Chef de l'Education, à Strassbourg, le 31 juillet dernier; je les fis contrôler par les chefs les plus anti-allemands de l'Alsace-Lorraine.

Vous dites que "M. MacNab est sur les lieux, suivant, au jour le jour, les déclarations du journal de M. Bourassa, le *Devoir*". C'est vrai; et précisément pour cette raison cet individu mérite le mépris de tous les journalistes et citoyens qui ont le respect d'eux-mêmes. Il ne peut trouver une excuse quelconque pour les mensonges systématiques, les calomnies et les fausses citations que, des semaines durant, il a accumulés contre moi; qu'il ne ne cessa de publier dans son journal que pour la seule raison que sa circulation en était affectée.

Des motifs de M. MacNab de pratiquer ce dégradant genre de journaliste, je n'ai pas à en parler pour le moment. Qu'il suffise de vous dire que quand cet individu était au *Montreal Star* et que moi-même je poursuivais la même campagne nationaliste que je mène aujourd'hui, après que je me fus opposé à l'envoi de troupes canadiennes dans l'Afrique du Sud pour les mêmes raisons et les mêmes principes que j'invoque aujourd'hui contre les doctrines prêchées par le *Mail-News*, M. MacNab me réitéra l'affirmation de son admiration pour ma personne et de sa croyance en mes idées. Cela peut vous donner une idée de l'homme et de son caractère.

C'est mon intention, si je puis trouver quelques heures de loisir, de traduire et de publier en pamphlet tout ce que j'ai écrit, et de la conduite de l'Angleterre et des intérêts du Canada dans cette guerre. Si cela se peut, je suis certain que, à moins que vous ne soyiez plus l'homme que j'ai connu, vous serez un des premiers à admettre, bien vous puissiez ne pas partager toutes mes opinions, que je n'ai dit rien d'indigne d'un vrai canadien et d'un sujet britannique conscient de ses droits aussi bien que de ses devoirs.

Croyez-moi, Monsieur,

Votre tout dévoué.

Henri Bourassa.

Montréal, 28 octobre 1914.

DISCIPLINE ALLEMANDE

Dans un convoi d'environ 500 blessés arrivés hier à Bordeaux se trouvaient deux Allemands fort grièvement atteints. Trois autres avaient dû être laissés en route, à des étapes où ils avaient presque immédiatement succombé. Si l'un s'est constamment renfermé dans un silence farouche dont ne purent le tirer ni les soins de l'infirmier, ni les efforts de l'interprète, à l'arrivée, son camarade d'infortune, plus jeune et d'une physionomie moins sauvage, se prêta volontiers à des confidences.

Il raconta que son régiment était tombé tout entier sous les coups des batteries allemandes, par suite d'une fausse manoeuvre imputable à son chef. A l'en croire, il en serait le dernier survivant, il assure qu'il était personnellement resté dix jours abandonné, sans soins et sans nourriture, dans un bois où le service sanitaire français finit par le recueillir. Il parla avec reconnaissance du "capitaine français"—il voulait désigner un major—qui l'avait relevé et pansé avec une grande bonté.

—Mais vos ambulances, lui diton, comment vous recherchent-elles avec si peu de soin?

Il répondit qu'elles se préoccupaient surtout de fuir.

Interrogé sur l'attitude des officiers allemands à l'égard de la troupe, il avoua que celle-ci était soumise aux pires traitements.—(La *Dépeche de Toulouse*.)

Département des patrons



Cette robe très unie a des manches raglan dont la partie supérieure se prolonge jusqu'au cou. Le devant et le derrière sont unis avec ouverture sur le devant. Le col est orné d'un petit collet renversé et les manchettes pour le fini doivent aller avec les manches quand elles sont courtes. Elles peuvent être longues avec un poignet en bande. On peut employer de la toile, de la mousseline, du creton crêpe et autres tissus identiques.

Le patron de robe de nuit No 6,901 est pour mesures de buste de 36, 40 et 44 pouces. La grandeur moyenne demande 4⅛ verges d'un tissu de 45 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Dans le genre nouveau, cette blouse est unie et n'a que des lignes droites. Dans le dos, le panneau du centre est découpé de telle façon qu'il forme par ses extensions les parties de la taille. Le col est orné d'un collet montant et de revers: la manche ajustée est pleine longueur. Le satin est très employé pour ce genre de costume.

Le patron de blouse No 6,882 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2¼ verges d'un tissu de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LA MARCHE INVINCIBLE DES TROUPES RUSSES

En Prusse orientale, en Pologne et en Galicie, les forces austro-allemandes ne peuvent résister aux attaques des Russes

Pétrograde, 13.—L'état-major général a publié aujourd'hui le bulletin officiel suivant:

"En Prusse orientale, le 11 novembre, il y a eu un combat entre Stalluponen et Krouglianken, dans la région de Soldau. Au sud-est des lacs de la Masourie, nos troupes ont occupé Johannisbourg.

"Au-delà de la Vistule, des combats d'importance secondaire ont eu lieu dans la région de Kalich et à Neschava, où des avant-gardes ennemies cherchaient à avancer.

"Dans les Carpathes, nos troupes ont attaqué les arrière-gardes autrichiennes qui se maintenaient aux points de passage de la San supérieure, dans la région de Sonok.

"Le siège de Przemysl, qui avait été levé pendant la période où les armées austro-allemandes avaient pris l'offensive, a été commencé."

* * *

Pétrograde, 13.—La correspondant spécial de "l'Utro Rossii", qui revient du front, donne d'intéressants détails sur la retraite des Allemands, des bords de la Vistule.

"Quand ils commencèrent à se retirer de Varsovie et d'Ivangorod, dit le correspondant, ils battirent en retraite lentement, combattant toujours et n'avançant que de cinq à dix kilomètres par jour. Quand la cavalerie russe atteignit leur arrière-garde, les Allemands hâtèrent leurs mouvements, essayant à peine de défendre les positions retranchées qu'ils avaient construites avec tant de soin.

"Les "fougueux cavaliers russes", ajoute le correspondant, avec l'artillerie légère, étaient toujours derrière eux à les harceler.

"Pour placer entre elle et l'armée russe un intervalle suffisant, l'armée allemande qui le 1 octobre et le 1er novembre avait évacué Plozk, a accompli des marches de près de quarante kilomètres par jour.

"Epuisés complètement par de tels efforts, les Allemands s'arrêtèrent pour se reposer, mais à peine les feux des bivouacs étaient-ils allumés que le feu de l'ennemi vint de nouveau mettre fin à toutes leurs espérances. Les feux des bivouacs furent éteint à la hâte, et les soldats fatigués se disposèrent à repousser l'attaque des Cosaques qui étaient descendus de cheval. Les Allemands continuèrent à battre en retraite si précipitamment que l'une des ambulances ne put suivre la colonne dont elle faisait partie et tomba entre les mains des Russes."

* * *

Londres, 13.—Une dépêche de Pétrograde à l'agence Reuter dit:

"On attend à tout moment des nouvelles du commencement de la bataille qui vient de se livrer à Cracovie en Galicie.

"Les Allemands ont creusé des tranchées et ont tendu des fils de fer barbelé tout le long de la frontière russo-allemande, pour contrecarrer l'avance des troupes russes.

"Mais leur plan est de se retirer sur les places fortes de Koenigsberg, Loetzen, Graudenz Bromberg, Posen, Glogau, Breslau et Neiss.

"Un dessin graphique a été reçu à Pétrograde expliquant comment le transport russe a été coulé par les Russes, qui ont préféré perdre ce bateau que de le voir se rendre au croiseur turc "Goeben".

"Quand on demanda au capitaine de se rendre il conduisit le navire près du rivage, ouvrit les valves et fit pratiquer une large ouverture au fond de la cale du navire. Le lieutenant Ragowsgi a péri au moment où il essayait de mettre le feu à une seconde charge d'explosifs. Quelques hommes de l'équipage se sont enfuis sur des bateaux de sauvetage alors que d'autres se sont jetés à l'eau et ont été recueilli par des navires turcs.

"L'aumônier du navire et quelques hommes restèrent à bord. Au moment où le bateau coula l'on vit l'aumônier sur le pont bénir ces quelques hommes de l'équipage qui placés à ses côtés poussaient des hourras et chantaient l'hymne national."

* * *

Rome, 13.—On a annoncé officiellement, à Vienne, aujourd'hui, que les Autrichiens avaient évacué la Galicie centrale.

Une dépêche reçue aujourd'hui de la capitale autrichienne signale que le gouvernement a admis officiellement la nouvelle invasion russe en Galicie, où l'armée autrichienne principale a été repoussée sur Cracovie, tandis que l'aile droite, chassée vers les Carpathes, encombre maintenant les cols de cette chaîne de montagnes.

D'après les comptes-rendus autrichiens, l'avance russe à travers la Galicie centrale a porté les Russes au-delà du cours de Wistoka et par-delà Rzoszon et Lisko.

Les Russes, en raison de ces succès importants, ont pu recommencer le siège de Przemysl.

L'arrière-garde de l'armée autrichienne lutte avec acharnement pour couvrir la retraite de l'aile droite autrichienne à travers les Carpathes.

* * *

Rome, 13.—D'après le correspondant du "Daily News" à Pétrograde, le général Dankl, commandant en chef de l'armée autrichienne, se dirige, avec les restes de son armée, vers le sud de la Galicie.

Le correspondant ajoute que le général Dankl a refusé de continuer à coopérer avec le général von Hindenburg ou avec le reste de l'état-major allemand.

LES RUSES ALLEMANDES

Les soldats du kaiser s'habillent en femmes

Paris, 11.—Suivant une information semi-officielle publiée à Paris, une des dernière ruses des soldats allemands serait de se déguiser en femmes.

Des soldats allemands se sont rendus récemment ainsi accoutrés dans un champ près de Senones pour y ceuillirdes pommes de terre, alors que, dans les environs de Trois-Maisons, on apercevait un convoi allemand qui paraissait être escorté par un groupe de femmes.

Cette ruse, dans les deux cas fut découverte par les troupes françaises qui ouvrirent le feu sur l'ennemi.

Les soldats déguisés prirent la fuite, et l'on aperçut sous les jupons de ces prétendues femmes des bottes de cavaliers.

LES RENFORTS ALLEMANDS

La prophétie du général Joffre se réalisera bientôt

Paris, 11.—Commentant l'article du colonel Catti, paru dans le "Corriere della Sera", dans lequel le critique militaire italien dit que c'est maintenant ou jamais que les Allemands doivent amener des troupes de renfort contre les alliés, le "Temps" s'exprime ainsi:

"Même si l'Allemagne est à même d'envoyer de nouvelles troupes contre nous, ce que la victoire russe rend improbable, il lui sera presque impossible de trouver assez d'officiers pour les commander."

"L'Intransigeant" exprime la satisfaction que lui a causée la dépêche annonçant que les Allemands envoient des troupes vers leur frontière orientale et ajoute:

"Si ce renseignement est correct, la prophétie de victoire du général Joffre ne tardera pas à se réaliser."

UN CROISEUR ALLEMAND INTERNE A HONOLULU

Le "Geier" sera désarmé jusqu'à la fin de la guerre

Washington, 11.—Le petit croiseur allemand "Geier", qui était en réparation à Honolulu, sera interné jusqu'à la fin des hostilités.

Deux croiseurs japonais, ancrés devant le port, attendaient la sortie du navire allemand, qui avait été autorisé à rester dans le port jusqu'au 7 novembre à minuit.

L'IMPUDENCE GERMANIQUE

Quelques histoires d'annexions téméraires

Cette race élue qui s'appelle la race germanique possède entre autres qualités une foi à toute épreuve en ses glorieuses destinées.

La longue liste des infortunes autrichiennes au cours de l'Histoire n'a pas ébranlé son impudente assurance. Pas un instant l'orgueilleux empire n'avait douté qu'il s'incorporerait sans coup férir la petite Serbie et l'humble Monténégro. Le correspondant du "Corriere della Sera" à Cetigne signale une proclamation, imprimée à l'imprimerie d'Etat à Vienne, et qui devait être affichée dans ces pays au lendemain de l'invasion.

Le manifeste disait:

"Par la volonté de Dieu qui conduit les destins des peuples et en conséquence de la puissance de S. M. l'empereur et roi François-Joseph Ier, votre patrie a succombé à la force des armes de l'armée austro-hongroise. De ce fait, vous êtes soumis au gouvernement du juste et sage souverain, lequel ne nous a pas envoyés ici pour exercer des vengeances et des châtiments, mais pour permettre que la vérité et la justice règnent. Vous êtes en son pouvoir, fiez-vous à sa clémence, ayez confiance en ses soldats qui aiment la justice et sont conscients de leurs devoirs..."

Inutile de dire que les affiches sont restées pour compte à l'imprimeur de François-Joseph.

* * *

Voici un autre exemple de la superbe déconcertante des Germains. Il nous est donné cette fois par les généraux de Guillaume.

Dans la première marche des troupes impériales sur Paris, l'état-major d'une division s'installa dans une commune de l'Oise dont le maire est un notable fabricant de sucre. Le général prussien se montra plein de courtoisie. S'exprimant en excellent français et appelant notre compatriote par son nom, il le félicita d'être resté dans sa commune. Il lui demanda de bien vouloir fournir à ses troupes une liste en vérité assez copieuse de vivres et de commodités. Il l'assura qu'aucun attentat ne serait commis contre les personnes ou contre les propriétés. Il se prodigua en gentillesses.

Avisant tout à coup l'usine dont la haute cheminée ne fumait plus, le général s'écria:

—Pourquoi donc ne travaillez-vous pas?

—Beaucoup de mes ouvriers sont mobilisés [illegible] et puis je n'ai plus de charbon.

—Vous n'avez plus de charbon?... Qu'à cela ne tienne. Vous en aurez. Il n'est pas admissible qu'une usine allemande s'arrête faute de charbon. Dites-moi combien il vous faut d'hommes. L'industrie d'un sujet de l'Empire mérite tous les égards!"

Et laissant le maire stupéfait de cette annexion et de cette naturalisation impromptues, le général s'éloigna avec son plus gracieux sourire.

Deux jours après, au lieu du charbon, ce furent les Français qui arrivèrent, et le général partit avec une certaine précipitation.

Le fabricant va demander sa réintégration dans la qualité de citoyen français.

PROCLAMATION

Arthur.
(L.S.)

CANADA

GEORGE CINQ, par la Grâce de Dieu, Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des possessions britanniques au delà des mers, Défenseur de la Foi, Empereur des Indes.

A tous ceux que les présentes verront ou qu'icelles pourront concerner.—*Salut*:

PROCLAMATION

W. STUART EDWARDS, Pour le Sous-Ministre de la Justice Canada.

Attendu qu'en vertu des dispositions de la *Loi des mesures de la guerre*, par un arrêté de Son Altesse Royale le Gouverneur général en conseil en date du vingt-huitième jour d'octobre 1914, il était statué qu'un ou plusieurs bureaux d'enregistrement seraient établis dans les cités, villes ou autres endroits qui seraient indiqués de temps à autre par le Ministre de la Justice, pour l'enregistrement des étrangers ennemis d'après les stipulations et en la manière qui seront établies par le dit arrêté en conseil:

Et *attendu* que par un arrêté de Son Altesse Royale en conseil en date du trente et unième jour d'octobre 1914, préparé à la suite d'un rapport de l'honorable Ministre de la Justice, la cité de Montréal, dans la province de Québec, a été désignée comme un endroit d'enregistrement pour les étrangers ennemis, en vertu du susdit arrêté en conseil,—

Sachez donc que nous stipulons et déclarons par les présentes, par et avec l'avis de Notre Conseil privé pour le Canada, qu'un bureau d'enregistrement pour les ennemis étrangers sera établi et il est par le présent établi en la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins et en vertu des termes et dispositions du susdit arrêté en conseil en date du vingt-huitième jour d'octobre 1914.

De ce qui précède Nos féaux sujets et tous ceux que les présentes peuvent concerner, sont par les présentes requis de prendre connaissance et d'agir en conséquence.

En foi de quoi, Nous avons fait émettre Nos présentes Lettres Patentes et à icelles fait apposer le Grand Sceau du Canada. *Témoin*, Notre Très cher et Bien-aimé Oncle et Très fidèle Conseiller le Feld-maréchal Son Altesse Royale le Prince *Arthur William Patrick Albert*, Duc de Connaught et Strathearn, comte de Sussex (dans la pairie du Royaume-Uni) Prince du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Duc de Saxe, Prince de Saxe-Cobourg et Gotha; Chevalier de Notre Ordre Très noble de la Jarretière; Chevalier de Notre Ordre Très ancien et Très noble du Chardon; Chevalier de Notre Ordre Très illustre de Saint-Patrice; l'un de Notre Très Honorable Conseil Privé; Grand Maître de Notre Ordre Très honorable du Bain; Chevalier Grand Commandeur de Notre Ordre Très exalté de l'Etoile de l'Inde; Chevalier Grand-croix de Notre Ordre Très distingué de Saint-Michel et Saint-Georges; Chevalier Grand Commandeur de Notre Ordre Très éminent de l'Empire Indien; Chevalier Grand-croix de Notre Ordre Royal de Victoria; Notre Aide-de-camp personnel; Gouverneur général et Commandant en chef de Notre Puissance du Canada.

A Notre Hôtel du Gouvernement en notre CITE d'Ottawa, ce TRENTE ET UNIEME jour d'OCTOBRE, en l'année de Notre-Seigneur mil neuf cent quatorze, et de Notre règne la cinquième.

Par ordre,
THOMAS MULVEY,
Sous-Secrétaire d'Etat.

L'HEROISME DES JAPONAIS

Tsing Tao fut pris d'assaut par les troupes du mikado

Tokio, 13.—Un rapport officiel détaillé des opérations qui ont eu lieu devant Tsing Tao vient d'être publié. Il est rédigé en termes fort simples, excluant toute prétention, mais montre que l'assaut de cette place forte allemande a été exécuté avec une témérité et une insouciance de la vie semblables à celles que montrèrent les soldats japonais dans la guerre avec la Russie.

Conduits par un détachement de soldats du génie, qui firent sauter une poudrière appartenant aux Allemands, ce qui leur fit perdre un grand nombre de soldats, les Japonais montèrent sur les épaulements construits par les Allemands, sous une grêle de projectiles envoyés par les mitrailleuses. Ils furent aveuglés par les obus lumineux lancés par l'ennemi pour arriver à connaître leur position.

Le rapport insiste sur l'opiniâtreté avec laquelle se défendirent les Allemands et donne de nombreux détails sur un terrible engagement qui se livra au clair de lune.

Après que le fort Moltke eut été pris, ordre fut donné d'arrêter les opérations, ce qui évita de terribles rencontres dans les rues de la ville.

VICTOIRE FRANCAISE AU CONGO

Le terrain cédé par M. Caillaux est regagné par nos troupes

Bordeaux, 15.—On annonce officiellement que, dans la région de la rivière Sanga, au Congo, des troupes françaises, commandées par le général Aymerich, ont chassé les Allemands de la plus grande partie du territoire cédé par la France à l'Allemagne lors de la convention de 1911.

Le port militaire de Nzimou a été capturé par les Français après deux jours de combat.

Le Congo belge a mis à la disposition des troupes françaises le vapeur "Luxembourg" et 150 soldats.

Le 22 octobre, une colonne, commandée par le colonel Hutin, a capturé Nola et a fait prisonniers plusieurs officiers et un nombre important de tirailleurs. Les troupes françaises se sont emparées de quatre canons et de munitions.

Cette opération, déclare-t-on, assure aux Français la possession de la ville de Basonga.

NAVIRE ALLEMAND SAISI

Il avait 150 hommes à bord et une cargaison suspecte

Perpignan, 13.—Un croiseur français, en s'éloignant de la côte, a capturé un vapeur allemand qui avait à bord 150 hommes et était signalé comme transportant une cargaison suspecte.

Les Allemands qui se trouvaient à bord ont été conduits en cette ville comme prisonniers de guerre.

LES PERTES ANGLAISES

Le 31 octobre elles s'élevaient à 57,000 hommes

Londres, 13.—Les pertes anglaises, jusqu'au 31 octobre, ont été à peu près de 57,000 hommes de tous grades. Cette estimation a été donnée aujourd'hui par le premier ministre, M. Asquith, à la chambre des communes, en réponse à une question de M. Edward T. John, membre de la chambre pour le comté Denbighshire.

TUES PAR LEURS FROFRES CANONS

Plus de cinq cents prisonniers allemands réunis à Ypres sont victimes du bombardement

Du nord de la France, 15.—Le bombardement d'Ypres qui a eu lieu mardi dernier a évité aux alliés d'avoir à s'occuper de près de 1,000 prisonniers allemands. Les obus allemands tombaient sur la gare en nombre considérable, l'ennemi espérant faire sauter un train blindé qui y stationnait.

Au moment où les prisonniers attendaient l'arrivée d'un train spécial, qui devait les conduire dans le sud de la France, les canons allemands en tuèrent un nombre considérable, et seuls 284 échappèrent à la mort.

Cent soixante et un prisonniers qui avaient été blessés ont été transportés en Angleterre. Ceux qui ont été tués à la gare n'ont pas encore été enterrés.

SOUS-MARIN ALLEMAND COULE PAR UN TORFILLEUR FRANCAIS

L'engagement a eu lieu au large de Westende, dans la mer du Nord

Paris, 16.—Une dépêche de Dunkerque annonce qu'un torpilleur français a coulé un sous-marin allemand, au large de Westende (Belgique).

Le sous-marin essayait de torpiller le navire français lorsque son périscope fut aperçu par le commandant du torpilleur. Celui-ci, à toute vitesse, lança son navire sur le sous-marin, qui disparut aussitôt après la collision. Une grande quantité d'huile remonta à la surface de la mer à l'endroit où s'était produit l'abordage, prouvant indubitablement que le sous-marin avait coulé à fond.

Le torpilleur, peu endommagé, est rentré au port pour effectuer les réparations nécessaires.

VERS LA BATAILLE DE L'AISNE

NOTES DE ROUTE

De tous ces épiques combats où les nôtres, acharnés à bouter hors de France les hordes des Barbares, dépensent sans compter l'héroïsme et versent si magnanimement leur sang, nous ne connaitrions la farouche beauté que par les récits mêmes de ceux qui y tiennent un rôle glorieux. Nul spectateur passif de tant de vaillance et de tant d'abnégation. Et ceux qui, le plus ardemment, souhaiteraient de pouvoir témoigner des hauts faits que chaque jour voit s'accomplir, sont tenus à l'écart du champ de bataille. C'est très loin en arrière qu'il leur faut aller, le long des routes, recueillir la trace des vertus de ceux qui luttent et succombent pour la Patrie. Encore doivent-ils s'y aventurer furtivement, car les chemins sont bien gardés.

* * *

De la barrière jusqu'aux limites du camp retranché de Paris, c'est dix fois, vingt fois qu'il faut exhiber l'incertain laissez-passer dont on est porteur. La dernière barricade, avec le dernier poste, est aux portes de Lagny.

Pauvre Lagny, si gai, de coutume, aux jours d'été, empli des chants et des lazzis des canotiers de la Marne, combien je le retrouvai morne! Ce jour-là, pourtant, il recevait la réconfortante visite de Mgr Marbeau, le digne évêque de Meaux. Comme nous arrivions, le prélat franchissait la Marne sur le pont de bateaux provisoirement établi par le génie pour remplacer le "pont de Pierre" et le "pont de Fer" que, par mesure défensive, on avait fait sauter à l'approche de l'envahisseur,—et, sur son passage, toutes les têtes, respectueusement, se découvraient et s'inclinaient, hommage rendu autant à la courageuse attitude, devant l'adversité, de l'homme de devoir qu'à son caractère sacerdotal.

* * *

Ce fut seulement à 20 kilomètres de là que nous rencontrâmes la trace du passage de l'ennemi et le théâtre d'un des derniers combats, à la Haute-Maison et à Pierre-Levée. Je crois qu'après tant de jours écoulés, on peut nommer ces lieux sans crainte. Aussi bien ne s'agit-il pas ici de se livrer à des exercices de stratégie rétrospective, mais bien plutôt de noter quelques impressions de voyage.

Nous étions là, à ce qu'il m'a semblé, à l'extrême gauche du théâtre des combats de la Marne, à l'un des points où commença la retraite de l'ennemi. Les Allemands ne firent, pour ainsi dire, que s'y montrer. Les habitants ont gardé de leur raid le même odieux souvenir qu'ils ont laissé partout où ils ont passé.

On les vit arriver comme un torrent qui déborde sous la poussée d'un orage. Pendant douze heures, ils défilèrent en rangs pressés, venant de la direction de Trilport et de Meaux, cavalerie, infanterie, artillerie. Un des officiers qui les conduisait disait en s'éloignant: "Vous l'avez voulu! C'est vous qui nous avez déclaré la guerre. Dans huit jours, nous serons à Paris, victorieux." Le surlendemain, ils repassaient par la même route. Une importante force anglaise, qui les guettait dans la plaine de Pierre-Levée, les culbutait, les rejetait, en déroute, vers Trilport et la Ferté-sous-Jouarre. Adieu, Paris!

Si les habitants conservent la mémoire des corvées qu'il leur fallut, de force, accomplir, comme de pomper de l'eau pour leurs chevaux, des réquisitions auxquelles ils durent obtempérer, et qu'on leur paya en bons—de vrais "chiffons de papier", ceux-là, selon le mot de M. de Bethmann-Hollweg—la terre ne montre pas trop de traces du combat. Ce ne sont point les grand éventrements qu'on imaginerait, les cratères ouverts par les obus. Seulement quelques troncs hachés: dans les chaumes, quelques débris, traces du bivouac; au bord de la route, au revers du fossé, des épaulements de terre, et, sous les pommiers, le sol jonché de fruits verts abattus par les rafales du canon, puis, de-ci de-là, une tombe.

Les villages, non plus, n'ont point été pillés; et les paysans, qui connaissent le sort de certaines localités voisines, saccagées de fond en comble, Etrépilly, maintes autres, s'émerveillent de leur fortune. En d'autres lieux, la sauvegarde teutonne se donna plus libre carrière, hélas!

* * *

La Ferté-sous-Jouarre a connu les pires transes, l'occupation féroce, le bombardement—par les amis, par les alliés, accourus à son secours—les incendies allumés par les Prussiens en fuite. Ses deux ponts, à elle aussi, ont sauté, détruits par l'ennemi soucieux de s'assurer une retraite relativement calme. La Marne, d'habitude si souriante ici, se déchire à des poutres de fer tordues, bouillonne contre des pierres écroulées dans son lit, et son flot vert reflète les murs noircis par la flamme du pétrole, les combles décoiffés d'une demeure de belle ordonnance, château devenu couvent, que les Allemands ont brûlé en se retirant. Aux murs des terrasses verdoyantes où de placides bourgeois, naguère, promenaient leurs rêveries, se voient les égratignures des balles, et le jet circulaire des mitrailleuses a fauché les ifs et les fusains bien taillés des jardins au bord de l'eau. On rougit, comme d'un sacrilège, de se souvenir, sur les ruines de cette jolie citée ravagée, que Jeanne Poisson, marquise de Pompadour, vit le jour en ces lieux...

Pourtant l'accueillante petite ville renaît à l'espérance, sinon déjà à la joie. Elle est pleine, aujourd'hui, d'une martiale animation de bon augure. Des soldats anglais la traversent, s'en allant au front, des troupes toutes fraîches—pour le moment où nous y passons—des artilleurs, d'une allure superbe à cheval, dont d'aucuns arborent à leurs genoux, comme autrefois, dit-on, les majas espagnoles portaient à la jarretière le poignard destiné à défendre au besoin leur vertu, des cuillers et des fourchettes luisantes, toutes neuves, et d'élégants couteaux à manches d'os fichés dans leurs bandes molletières. Et tout cela vous a un air galant, un air gentleman en diable, et qui ravit d'aise.

* * *

Montreuil-aux-Lions fut aussi, l'avant-dernière semaine, sous la botte allemande. Cauchemar effroyable dont la chétive bourgade, accrochée au flanc d'un coteau, s'éveille à peine. Enfin, les Anglais s'approchèrent, poursuivant leur marche en avant. Un combat très vif s'engagea.

Pendant la journée presque entière, une batterie de sept pièces, fort habilement défilée, ennuya bien nos amis. Vers 5 heures, résolus à en finir vite, ils souhaitèrent d'être dûment fixés sur l'emplacement de ces canons gênants. Un aéroplane parut au ciel, survola la plaine et les bois. Une heure après, c'en était fait. Les sept pièces de Krupp s'étaient tues. La partie était gagnée de haute lutte. Les Allemands se repliaient. Dans les champs avoisinants, des tertres attestent quelle hécatombe il y eut là.

On nous dit: "Les canons y sont encore. Venez les voir." Un raidillon nous conduisit au milieu des boqueteaux qui abritaient de tous côtés la batterie. Des tranchées coupaient les glèbes, jonchées d'épaves de toutes sortes, havresacs velus, marmites d'aluminum, casques bosselés et troués, pansements ensanglantés,—et jusqu'à un album de pendules, dont les feuillets illustrés se dispersent au vent. Mais de canons, plus. "Les Anglais seront venus les reprendre cette nuit", murmure notre guide.

Du moins les sept caissons demeurent, et, alentour, des obus, détériorés, criblés de balles de shrapnels, laissant voir, dans les gargousses éventrées, leurs fagots de poudre.

L'homme qui enterra les morts est là. Il certifie que pas un des servants n'échappa. A chaque pas il décrit, avec des gestes tragiques, l'attitude des corps qu'il ramassa. Ce fut une belle besogne et qui faisait honneur aux pointeurs britanniques.

Près de la roue demi-brisée d'un des caissons, un calot gris gît, tout brun de sang, percé d'un seul trou, presque au milieu: en voilà un, du moins, qui n'a pas dû souffrir.

* * *

Nous sommes entrés à Château-Thierry comme la nuit allait tomber. La mélancolie du jour déclinant ajoutait encore à la tristesse de la ville désertée, portant de toutes parts les traces du sac. Seules les maisons dont les hôtes étaient demeurés ont été respectées, —et encore!... Si nous n'avions trouvé l'hospitalité au plus accueillant des foyers—chez le propre petit-fils d'Alexandre Lenoir, le fondateur du Musée des Monuments français, le sauveteur de tant de trésors d'art—nous eussions, je crois bien, dîné par coeur et couché à la belle étoile.

Au bout du jardin de cette maison bénie, la Marne est à demi barrée par une étrange épave qui, à notre réveil, scintille au soleil levant. A l'arrivée des Allemands, une péniche chargée de pétrole était là mouillée. Et plutôt que de voir tomber en leurs mains une cargaison en ce moment précieuse entre toutes, le marinier, âme de vigoureuse trempe, y a mis le feu. Le bateau a flambé comme une allumette et sombré. Une partie des bidons ont été ainsi préservés; on les retire maintenant de l'eau, heureux, en ces temps, de les trouver.

Je viens de dire qu'on avait respecté à peu près, ici, les foyers qui n'avaient pas été abandonnés. On a mis même, parfois, à les protéger, des préoccupations de délicatesse dont nous trouvons la preuve évidente chez nos hôtes. Sur l'un des panneaux peints du vestibule, un grand paysage classique, verdoyant et touffu, une main qui s'appliquait avait écrit, d'une calligraphie correcte de sergent-major: Bitte nicht plundern—"Prière de ne pas piller". Touchante expression de la gratitude de garnisaires pas trop mufles! On croit retrouver là l'écho des amabilités excessives, gênantes, que nous manifestaient ces gens d'outre-Rhin, aux jours pas très lointains où ils aspiraient à nous conquérir autrement que par le fer et par le feu.

* * *

Depuis la veille au soir, nous percevons au loin, le grondement du canon. C'est sa sourde rumeur qui nous attire et, pour l'entendre d'un peu plus près, nous repartons en hâte, sitôt levés.

Il semble qu'on suive toujours la même route. Dans cette rapide succession de sites et d'horizons, les images des choses entrevues se superposent et se confondent. Toujours, sur le terrain des combats, les mêmes boîtes de métal scintillant au soleil, les mêmes débris, traces du bivouac, les mêmes troncs hachés. Dans ces bois, dans ces champs errent encore des fuyards égarés, ne sachant plus à qui se rendre, comme au pied de ces meules, derrière ces buissons, bien des morts gisent sans sépulture.

A chaque halte, le bruit que guette nos oreilles se rapproche. Ce n'était, le matin, qu'un roulement confus, pareil à celui d'un lointain orage au fond d'un ciel d'été. Maintenant, les coups sonnent plus sec, distincts, doublés en sourdine par l'écho. Bientôt, le bruit régulier du moteur ne les couvrira plus.

Et voici qu'à notre gauche, nos yeux attentifs ont distingué, au front de la colline, un blanc panache montant dans l'azur pâle du matin. Fumée d'incendie, avons-nous pensé d'abord... quelque ferme, un village que les sauvages ont brûlé encore. Mais le léger flocon tombe et s'évanouit aussitôt, remplacé au ciel, un peu plus loin, vers la droite, par un autre, puis deux, puis trois... Bientôt, c'est toute la crête devant nous qui s'empanache de fugaces vapeurs, dissipées sitôt qu'apparues, tandis que la grande voix du canon s'enfle en un grondement presque ininterrompu. La bataille est là, à quelques kilomètres de nous;—et le soir, en effet, nous allions savoir, à ne pas douter, combien nous étions passés près de l'arrière de nos positions.

Il nous eût suffi, peut-être, pour pouvoir nous en approcher davantage d'un peu d'élan, de persévérance,—de veine. Il n'a pas dépendu de moi de tenter la fortune, favorable aux audacieux.

Après une brève halte à la ville prochaine, brouillante du va-et-vient des troupes, où les longs selhams rouges des goumiers marocains se mêlaient aux sombres vestes de nos artilleurs, il fallut se replier.

Par des chemins où s'écoulait le torrent des renforts anglais courant au front, nous eûmes grand-peine à regagner la Ferté-sous-Jouarre. Il était nuit close quand nous y arrivâmes;—une sinistre nuit de pluie et de bourrasque. Et comme en un pareil moment, il n'est pas une de nos pensées qui n'aille vers EUX, nos coeurs se serraient d'angoisse, à LES imaginer sans abri, sous ce ciel inclément, après les rudes heures de la journée.

Gustave Babin.

LES VICTOIRES DES RUSSES

La marche rapide des troupes du tsar n'a pas permis aux Allemands de se retrancher derrière la Warthe

Pétrorade, 12.—Il y a maintenant des troupes russes dans la province de Posen. On annonce aujourd'hui qu'une avant-garde a traversé la Warthe et s'est établie dans la ville de Peschen, ville allemande située à 16 kilomètres de la frontière et à 95 kilomètres au nord-est de Breslau.

* * *

Pétrorade, 12.—En Prusse orientale, la marche des Russes se poursuit avec succès. Le front russe a maintenant pénétré de quinze kilomètres en territoire ennemi. Les Allemands ont été chassés de Wirballen et de tout le territoire qui s'étend entre Wirballen et Lyck.

Sans aucun doute, le succès russe le plus important est l'invasion de la province de Posen. Une colonne russe, probablement composée de cavalerie, a forcé la ligne de défense allemande sur la Warthe et s'est avancée jusqu'à Pleschen, importante position à 22 kilomètres au nord-ouest de Kalich.

Ce fait est d'autant plus important que les Allemands avaient établi une ligne de retranchements sur la Warthe, dans le but d'y arrêter une avance possible des Russes à travers la Pologne.

Il semble que l'avance des armées russes a été si rapide, quelles atteignirent les rives de la Warthe presqu'en même temps que les Allemands et attaquèrent immédiatement, sans laisser à l'ennemi le temps de se reformer derrière ses retranchemnts.

Le commencement de l'invasion de la province de Posen en ce moment est considéré par les critiques militaires comme un fait remarquable. Ils font ressortir que les Russes sont actuellement six semaines en avance sur le plan de campagne qu'ils espéraient pouvoir suivre, tant ont été brillantes les victoires remportées contre les Allemands. On comptait, en effet, dans les milieux militaires, que les Russes n'auraient pu assez réduire la résistance allemande pour leur permettre d'envahir la Silésie avant la fin de décembre.

La rapidité de l'avance des Russes a renversé tous les pronostics. Après les victoires remportées sur les rives de la Vistule, les Russes ont fait reculer les arrière-gardes allemandes à raison de 2 kilomètres par jour et se sont trouvés à la frontière sur les talons de l'ennemi et en bien meilleure posture que lui pour livrer bataille.

Non contents des succès remportés en Prusse orientale et en Pologne, les Russes ont aussi rapidement avancé en Galicie, où, dans la direction de Cracovie, les Allemands ont été incapables de se maintenir sur aucune de leurs positions.

De forts détachements russes sont à moins de 50 kilomètres de Cracovie et, non-seulement menacent cette forteresse, mais encore ont coupé les communications de deux armées autrichiennes qui comptent 600,000 hommes. Celles-ci essayant de s'échapper en battant en retraite par les cols dés Carpathes, abandonnent, dans leur précipitation, leurs canons et leurs approvisionnements.

LES VIRTUOSES DE LA CAMBRIOLE

Le pillage organisé des châteaux et villas par les officiers du kaiser

Paris, 14.—A la suite du communiqué se trouvait la note suivante:

"L'exemple donné par les officiers allemands, en pillant sans merci tout ce qui se trouve en France et en Belgique s'est propagé dans toutes les troupes allemandes.

"Un service spécial de trains est maintenant admirablement établi pour transporter en Allemagne le butin pris dans les châteaux, aussi bien par les officiers que par les soldats.

"Ce service de pillage est très bien organisé.

"Une lettre de Getteneau (Hesse), datée du 6 octobre, adressée à un réserviste à Sainte-Croix-aux-Mines, indique à quel point cette manie du pillage s'est développée. Cette lettre dit:

"Les souliers d'Helmann étaient trop petits. Toutes les autres choses nous plaisent beaucoup plus. Nous n'avons pas besoin de les dissimuler ni de les tenir secret ce que tu nous a envoyé, car beaucoup de tes camarades ont envoyé beaucoup plus de choses que toi. Par-dessus tout, la porcelaine française est de beaucoup la plus appréciée.

"Si tu trouves d'autres plats, tu peux les envoyer."

* * *

Londres, 14.—Le "Times" cite une conversation avec un Belge digne de croyance donnant des détails remarquables sur le pillage de villas belges ordonné par les autorités militaires.

Le "Times" dit qu'il possède les noms des victimes, qui sont, pour la plupart, des membres très connus de la haute société blege.

D'après ce récit, l'état-major allemand possédait un guide dans lequel les maisons les mieux installées étaient indiquées par une étoile. De toutes celles où il y avait des calorifères installés par des maisons allemandes, les autorités avaient un plan détaillé.

Le pillage des objets, tels que: argenterie, porcelaine, peintures, miniatures et vins, était accompli avec un certain degré de discernement qui indiquait que les cambrioleurs travaillaient en artistes consommés.

La personne qui donna ces renseignements au "Times" ajoute que la collection d'un très grand amateur de porcelaines orientales, habitant près de Bruxelles, avait été soigneusement emballée et emportée, à l'exception de certaines pièces douteuses.

Le prince Charles de Hohenzollern, qui est le beau-frère du roi des Belges et le frère du roi de Roumanie, a été vu, en personne, dirigeant attentivement le déménagement.

Un certain gentilhomme belge, dont la villa a été dévalisée pendant son absence, fit appel au gouverneur allemand de Bruxelles pour se faire rendre justice.

En égard à son rang élevé, il lui fut permis d'inspecter le dépôt de la gare du Nord. Là, il trouva 200 caisses contenant des objets lui appartenant, ainsi qu'à son neveu.

Une dame, habitant près de Bruges, mura son argenterie et ses tableaux dans la cave de sa maison.

LES EXPLOSIFS FRANCAIS

Une déclaration d'un chimiste français

Bordeaux, 16.—Les ingénieurs français sont convaincus que la supériorité des explosifs français a été démontrée au cours de cette guerre. C'est du moins l'opinion d'un expert éminent, attaché à la plus grande manufacture de munitions de guerre de France.

"Les explosifs les plus modernes, dit-il, ont pour base l'acide picrique, mais la combinaison chimique à laquelle sont parvenus les chimistes français, a prouvé qu'elle était, en temps de guerre, la plus régulière dans ses effets, et la plus puissante.

"Bien entendu, les dires des journaux, en ce qui concerne les effets produits par nos obus, sont très exagérés, surtout lorsqu'ils racontent que des compagnies entières ont été foudroyées, alors que leurs hommes jouaient aux cartes. Mais un fait certain est qu'on a trouvé des cadavres dans des attitudes étranges et ne portant pas trace de blessure. L'explication en est simple; l'explosion de l'obus produit soudain, dans un certain rayon, une pression d'air terrifiante; cette pression disparaît aussi soudainement qu'elle s'est produite; il y a là de quoi arrêter le fonctionnement de l'organisme humain. C'est exactement comme si un plongeur était précipité à une grande profondeur et instantanément ramené à la surface. Aucun être humain ne peut supporter une telle tension."

MENSONGES ALLEMANDES

Le choléra était à Paris, c'est pourquoi les Allemands n'y sont pas entrés

Paris, 15.—Des prisonniers allemands récemment capturés près de Roye, stupéfièrent les Français en soutenant que la seule raison pour laquelle Paris n'avait pas été pris, était la présence du choléra qui dévastait la ville.

Les dernières statistiques prouvent que la salubrité de Paris n'a jamais été parfaite, la mortalité pendant la dernière semaine est de 6 p. c. au-dessous de la moyenne. Conformément à ces chiffres, Paris se trouve être la ville la plus salubre de France.

LES PERTES ALLEMANDES

Elles sont officiellement de 509,000 jusqu'au commencement d'octobre

Copenhague, 13.—Les listes officielles parues jusqu'à ce jour donnent un total de 500,000 soldats ou officiers allemands tués, blessés ou disparus.

Une liste contient à elle seule 29281 noms.

La plupart des noms cités dans la dernière liste représentent des pertes subies en septembre et même en août, et quelques-unes seulement se rapportent au commencement d'octobre.

Ce n'est que dimanche dernier qu'une dépêche de Berlin a annoncé que le total des Berlinois victimes de la guerre avait atteint dans une semaine le chiffre de 57,800.

LE KAISER ET LA GUERRE

Les financiers allemands étaient prévenus, depuis un an, des intentions "pacifiques" de Guillaume II

Paris, 11.—Le "Temps" dit qu'il est bien connu, dans le monde financier, qu'il y a un an, le kaiser appela près de lui le président de la Reichsbank et lui demanda:

"Dans le cas où un grave événement politique international se produirait demain, les banques allemandes pourraient-elles rembourser leurs dépositaires?

Le banquier répondit qu'un tel événement produirait une banqueroute.

Le kaiser reprit alors:

—Eh bien! arrangez-vous de façon que, si je vous pose la même question dans quelque temps, vous soyez à même de me répondre différemment."

Depuis ce jour, le président de la banque impériale a toujours insisté pour que les banques allemandes surveillent avec soin leur actif liquide.

Au commencement de juin, il réunit les représentants des grands établissements financiers de Berlin et leur rappela que cette mesure était indispensable.

LE PAS

Dimanche, le 1er novembre, 20 enfants faisaient leur première Communion. Dans l'après-midi, Mgr Charlebois administrait le sacrement de confirmation à 36 confirmants.

* * *

Les officiers de la Police Montée ont arrêté un Allemand du nom de Hoffman, le 5 novembre. Il y avait déjà quelque temps que la police avait les yeux sur lui et lors de son arrestation des papiers furent trouvés sur lui démontrant qu'il était en communication suivie avec un des Consuls allemands aux Etats-Unis. Il déclara que cela lui importait peu ce que l'on était pour faire de lui et que si on le fusillait comme espion, cela lui était indifférent. Cet allemand est un jeune homme d'environ 25 ans. Il est détenu en prison ici, en attendant les ordres supérieures.

* * *

L'hiver nous est arrivé pour de bon cette fois; le thermomètre enregistrait quelques degrés en dessous de zéro ce matin.

* * *

La semaine dernière, aucun train ne fonctionnait sur la ligne du chemin de fer de la Baie d'Hudson. La Hudson Bay Construction Co. ayant voulu réduire les salaires des ingénieurs, chauffeurs, serre-freins, etc., ceux-ci se mirent en grève immédiatement. La difficulté est maintenant réglée et les employés reprenaient leur ouvrage lundi le 8 courant. La question devenait excessivement grave car avec l'arrêt complet des trains il n'y avait pas moins de 300 à 400 hommes dénués de toutes provisions de bouche à environ 200 milles d'ici, sur la ligne et à 75 milles du camp d'approvisionnement le plus rapproché d'eux; ce qu'ils devaient faire à pied sans quoi ils ne pouvaient se nourrir.

* * *

Mercredi soir, après une gaie journée en honneur d'une noce, une bande de Russes s'était assemblés dans une maison de pension galicienne. Comme ces Russes et Galiciens avaient travaillé ensemble en camarades, sur la ligne en construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, l'été dernier, il n'y avait rien d'étrange à ce qu'ils se rassemblassent de nouveau pour passer les veillées une fois arrivés en ville, pour passer l'hiver. Après avoir joué aux cartes pendant un moment, sur les neufs heures du soir une querelle commença sur un jeu de cartes. Cette querelle tourna vite en une véritable bagarre, les tables, les chaises, les vitres furent vite brisées.

Nos Galiciens voyant cela, jugèrent qu'il était temps que nos Russes décampent, aussi eurent-ils recours aux armes à feu, ce que voyant, les russes qui n'avaient pas d'armes à feu crurent qu'il était prudent de s'en aller. Aussi commencèrent-ils à se sauver, pas assez vite cependant, car une quinzaine d'entre eux furent blessés dont cinq assez grièvement. Comme les fusils dont les Galiciens se servaient étaient des fusils à plomb, les blessures ne sont pas graves: la plupart des blessés ayant reçu la charge de plomb dans la partie foncière de leurs individus, dont un ne portait pas moins de 122 marques de grains de plomb. L'excitation était à son comble, et il fallut tous les efforts de sept policiers réunis pour arrêter la bataille qui s'envenimait de plus en plus.

* * *

M. J.-B. Bacon louait, dernièrement, sa salle de billards à MM. Rusk et Moors. M. et Mme Bacon et leur bébé doivent partir sous peu pour la Californie où ils iront passer le restant de l'hiver.

SAINT-PIERRE

Mercredi a eu lieu à la chapelle du couvent le mariage de M. Noël Vadeboncoeur à Mlle May Foster.

Les invités, des parents, prirent le dîner chez le père du mari. A deux heures, tous partaient en auto pour Winnipeg.

Meilleurs souhaits de bonheur aux nouveaux époux.

* * *

On anonce le mariage prochain de Mlle Flore Hébert à M. Edgar Lussier, de Sainte-Elizabeth.

* * *

On annonce la mort de M. Eustache Lemoyne, décédé le 13 novembre. Son service aura lieu lundi matin. Nos sympathies sont offertes à la famille Lemoyne.

* * *

Mardi soir, il y a eu un "Surprise Party" chez M. Trépanier, à l'occasion du dix-septième anniversaire de Mlle Eugénie Trépanier, leur fille. Beaucoup de cadeaux lui furent offerts par ses amies: Mlle Lea L'Heureux, Yvonne L'Heureux, Hilaria Lamoureux, Edmée Préfontaine, Dorothée et Florence Lasalle, Léda Beaulieu, Jeanne Dupuis, Sarah de Lorimier, Edith Préfontaine, Jeanne Chenard, Gilberte Péloquin, étaient présentes.

Les garçons se faisaient rares, mais on pouvait entrevoir au milieu de ces jeunes filles ravissantes: M. Albert Boivin, venu exprès de Winnipeg pour la circonstance, MM. Edouard Vadeboncoeur, Amédée Préfontaine et Aurèle Préfontaine.

Il y eut piano et violon. On s'amusa si bien que les invités se retirèrent à une heure avancée de la nuit, tous enchantés de l'agréable soirée.

* * *

Mllé Dorilla L'heureux est en promenade à Saint-Boniface pour quelque temps. Nous attendons son retour avec la plus grande anxiété.

Paulette.

* * *

On nous apprend que M. Hercule Préfontaine avait l'intention de venir à Saint-Pierre dernièrement, mais comme il ne court pas bien fort, il a manqué son train. *Rien ne sert de courir, il faut partir à point.* A bientôt, Hercule!

LA BATAILLE CONTINUE ACHARNEE DANS LE NORD ET EN BELGIQUE

D'Armentières à la mer du Nord, toutes les attaques allemandes sont repoussées.—Les Français continuent leurs succès au centre

Paris, 12.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Pendant toute la journée d'hier, l'action s'est continuée avec la même intensité que pendant les combats précédents, entre la mer et la région d'Armentières. La violence particulière de ces engagements s'est encore augmentée du fait que les deux adversaires prennent tour à tour l'offensive.

"En résumé, on peut dire que la journée a été marquée par l'échec d'une attaque faite par des forces considérables au sud d'Ypres, et par les progrès sensibles des troupes françaises dans le voisinage de Bixschoote et entre Ypres et Armentières.

"Sur le front des troupes anglaises, les attaques ont été, de même, repoussées avec énergie.

"Sur la majeure partie du reste du front, depuis le canal de La Bassée jusqu'à la Woevre, nos troupes ont mis en état de défense les positions dont elles s'étaient emparées dans le courant des journées précédentes. Il nous faut aussi noter les progrès de nos armes dans la région de Loivre, entre Reims et Berry-au-Bac.

"En Lorraine, il n'y a rien à signaler.

"Dans les Vosges, de nouvelles attaques ennemies dirigées contre les hauteurs situées au sud de Mont-Sainte-Marie et au sud-est de Thann ont été repoussées."

* * *

Paris, 11.—Le général Berthaud, dans le "Petit journal", attache une importance primordiale à l'avance des alliés sur la rive droite de l'Aisne, à la prise de Soupir et de Chavanne, ainsi qu'à la reprise de Vailly.

Cette avance semble indiquer que le haut plateau, y compris le Chemin des Dames, est occupé par les alliés, ce qui leur donnera la possession du plateau de Vregny, au nord-est de Soissons, que l'on considère comme étant la clé de la situation sur l'Aisne. Une fois en possession de ce plateau, il sera facile de s'y maintenir en raison même de la configuration du terrain qui est coupé de ravins au fond desquels coulent les affluents de l'Aisne.

On croit qu'entre ce point et Craonne les hauteurs sont entre les mains des alliés.

* * *

En Alsace, les Allemands ont subi une défaite marquée, car toutes leurs attaques faites dans le but de s'emparer de positions avantageuses sur les hauteurs de Mont-Sainte-Marie, ont complètement échoué.

La situation des Allemands, dans cette région, devient de plus en plus critique, car les routes de l'Est et de l'Ouest sont en possession des alliés. Si l'ennemi ne réussit pas prochainement à rejoindre l'armée principale en se frayant un chemin à travers les lignes françaises, il n'aura plus qu'à battre en retraite.

La ville de Reims souffre chaque jour un peu plus du bombardement allemand. Vendredi dernier, 25 obus sont tombés sur la ville, quoiqu'il ne s'y trouve pas de troupes françaises.

La cathédrale, dont l'entrée est strictement prohibée, sert de point de mire aux canonniers allemands. Toutes les maisons des alentours ont souffert et l'édifice a subi des dégâts considérables.

Il ne se trouve aucun poste militaire aux environs de l'édifice et toutes les batteries françaises sont à plusieurs kilomètres autour de la ville.

Le gouverneur militaire a informé les autorités ecclésiastiques qu'il ferait fusiller toute personne qui monterait dans les tours, car il ne veut donner aux Allemands aucune excuse pour braquer leurs canons sur le monument.

* * *

Londres, 11.—Des dépêches datées de lundi et adressées aux journaux de Londres, annoncent que les Allemands ont bombardé Ypres pendant toute la journée avec des canons de gros calibre et que la ville est en flammes en plusieurs points. De nombreuses maisons sont en ruines.

La ville est pour ainsi dire désertée; aussi, n'y a-t-il que très peu de personnes tuées ou blessées.

* * *

Le mouvement de retraite de l'armée allemande continue, dit une dépêche de Rotterdam à l'Exchange Telegraph.

Trente-cinq mille hommes et cent canons ont quitté Thielt, se dirigeant vers Gand et quarante-huit wagons, chargés de munitions, ont quitté Bruges avec la même destination.

Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Central News dit:

"Des trains, chargés d'artillerie allemande venant de la vallée de la Lys, se succèdent sans interruption, se dirigeant vers Gand.

"Le quartier général de l'état-major allemand a été transporté à Alost, à 23 kilomètres à l'ouest de Bruxelles et à plus de 60 kilomètres à l'est de Dixmude."

* * *

Suivant la dernière liste des morts publiée à Vienne, l'aristocratie hongroise aurait perdu une grande quantité de ses membres dans les batailles qui se sont livrées dans les environs de Lille, où ils avaient été envoyés pour renforcer les forces allemandes.

D'après les différentes listes, 867 hussards appartenant à des familles nobles auraient été tués.

LES AUTRICHIENS RECULENT

L'héroïsme surhumain des troupes du tsar a brisé la résistance désespérée des Autrichiens

Paris, 11.—Une dépêche de Pétrograde à l'agence Havas communique le rapport officiel de l'état-major général russe, qui est ainsi conçu:

"Tous les violents engagements qui auraient eu lieu depuis plus de trois semaines sur les rives de la San et au sud de Przemysl, se sont terminés le 5 novembre par la retraite générale des Autrichiens.

"La nuit précédente, les Autrichiens ont fait un dernier effort pour repousser nos troupes qui traversaient la San. Jusqu'à une heure avancée de la nuit l'ennemi nous a attaqué sur une grande partie du front en prenant l'offensive en lignes compactes et successives mais partout il a éprouvé des pertes énormes et a été repoussé.

"Le 5 novembre, les colonnes ennemies ont commencé à s'éloigner de la San pour se diriger sur la Dukla Pass, qui traverse les Carpathes et au sud de Przemysl cherchant partout à quitter le front, Nous les avons poursuivies activement tout le long de la ligne.

"L'abandon de la ligne de la San par les forces principales de l'armée autrichienne est le résultat du combat qui se livra à la fin de septembre, dans lequel nous avons eu la victoire, qui avait pour but tout d'abord d'arrêter l'offensive des armées austro-allemandes contre Varsovie et Ivangorod.

"Au commencement d'octobre, nos troupes ont pris part à des engagements sur un front de près de 50 kilomètres et passant par Varsovie, Kozienied, Przemysl et Czernowitz.

"Vers le 20 octobre nous avons réussi à gagner une victoire décisive sur les Allemands sur la rive droite de la Vistule, dans les environs de Varsovie, c'est-à-dire sur l'aile droite de notre front général de bataille.

"Nous avions aussi pour but d'atteindre par le nord cette partie des forces de l'ennemi, qui occupait des positions retranchées sur la Vistule et la San. Dans la bataille qui dura du 2 au 27 octobre, nous avons réussi à briser la résistance désespérée de l'armée austro-allemande dans les environs de Kozienica-Ivangorod.

"Se trouvant sur le point d'être enveloppée plus loin que Pilitza, cette armée fut obligée de battre en retraite poursuivie qu'elle était par nos troupes.

"Enfin le 28 octobre et le 2 novembre, nous avons brisé la résistance de l'ennemi, dans une nouvelle région, celle d'Alexandrie et de Sandomir.

"Le 5 novembre l'armée autrichienne qui se trouvait en Galicie s'est vue forcée à battre en retraite.

"Après tous les succès que nous avions remportés pendant 18 jours sur un front de près de 500 kilomètres, nous avons triomphé de la résistance de l'ennemi qui est en pleine retraite. Nous devons cette victoire à la grâce inépuisable de Dieu, qui bénit l'héroïsme surhumain de nos admirables guerriers dont la Russie a le droit d'être fière.

"Cette victoire va permettre à nos troupes d'accomplir d'autres tâches qui vont inaugurer une nouvelle période de la guerre."

UN ESPION FUSILLE DANS LA TOUR DE LONDRES

Le lieutenant allemand Lody est reconnu coupable d'avoir livré des renseignements sur la marine anglaise

Londres, 13.—Le lieutenant Lody a été exécuté dans la Tour de Londres après avoir été reconnu coupable par le conseil de guerre d'avoir livré des secrets à l'ennemi.

Le rapport concernant l'exécution est des plus brefs et dit: "La sentence a été dûment confirmée."

Lody, jusqu'au bout, n'a pas faibli et a refusé de dire quelles autorités lui avaient donné l'ordre d'espionner la marine anglaise.

Cette exécution a été la première qui ait eu lieu dans la Tour de Londres depuis 1700. La place choisie pour l'exécution a été la caserne de la Tour, qui se trouve non loin de l'endroit où Anne Boleyn et autres personnes célèbres dans l'histoire d'Angleterre avaient été exécutées.

Lody avait environ vingt-huit ans.

Au cours des débats, Lody a admis, n'il était un ennemi étranger se faisant passer pour civil, parfois pour un Américain, et qu'il avait communiqué des secrets importants à l'Allemagne.

Le défenseur de l'inculpé a avoué que Lody était un lieutenant allemand, ajoutant qu'il avait risqué sa vie parce qu'il pensait qu'il était de son devoir de le faire. Il demanda à ce qu'il ne fut pas condamné à mort, ajoutant que si la peine réservée aux espions lui était appliquée dans toute sa vigueur, Lody saurait mourir en brave.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 1

I.—*Lumière et ombre*

La nuit tombait sur la ville; dans les rues étroites et sombres où commence cette histoire, l'ombre était déjà complète. Sur le seuil de bois d'une maison basse, noire et délabrée, se tenait une jeune fille dont les yeux étaient fixés sur la rue avec un sentiment de visible inquiétude. La porte de la maison était ouverte derrière elle. C'était par une soirée de novembre: la légère couche de neige qui était tombée dans la journée n'avait servi qu'à rendre plus humide, plus sale et plus désagréable encore la rue obscure et tortueuse dans laquelle nous avons conduit le lecteur: car dans ce misérable quartier, sans cesse parcouru par une foule active et pauvre, la neige n'avait pas tardé à se souiller au contact impur de la boue.

La foule des passants circulait sans repos; les unes allaient à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs; mais tous s'éloignaient indifférents sans prendre garde à la pauvre enfant. Elle était à peine vêtue de quelques haillons; ses cheveux longs et épais, entouraient son visage d'une façon désagréable et malséante, si toutefois quelque chose pouvait être malséant à ses traits qui, au premier aspect, n'offraient ni charmes ni grâces, et révélaient seulement la misère et la maladie.

Les yeux noirs de l'enfant étaient fort beaux, il est vrai, mais ils étaient si grands et paraissaient si peu en rapport avec l'exiguïté des autres traits de son visage altéré, qu'ils servaient bien moins à embellir sa physionomie qu'à lui donner un caractère étrange. Peut-être que si quelqu'un se fût intéressé à elle, et personne ne le faisait, peut-être que si elle eût eu sa mère, hélas! elle ne l'avait plus, oh! peut-être qu'alors ses grands yeux se fussent animés, et qu'un rayon de reconnaissance ou de joie les aurait illuminés. Mais telle qu'elle était au moment où nous la rencontrons, avec ses yeux éteints et son regard fixe, elle passait pour le plus vilain enfant de tout le voisinage; chaque jour on le lui répétait, et ce qui était bien pis encore, que d'être laide, elle était malheureuse, oh! oui, bien malheureuse, car personne ne l'aimait et elle n'aimait personne; aucun être vivant ne s'inquiétait de lui donner des soins ou même de la traiter doucement. Chacun au contraire la négligeait ou la rudoyait. Pauvre petite créature, elle avait à peine huit ans, et déjà elle était seule sur la terre.

Pourtant il y avait une chose, une seule chose au monde à laquelle elle trouvait quelque plaisir: elle aimait à veiller l'arrivée du vieillard chargé d'allumer chaque soir le réverbère suspendu à l'angle de sa maison, à voir sa grande torche briller en s'agitant au vent; lorsqu'il montait à l'échelle, que sa main approchait le flambeau du grand réverbère et que la lumière se faisait autour d'elle, cet éclat soudain apportait à son jeune coeur, toujours fermé à la joie, comme un rayon d'espérance et de bonheur. Aussi, bien que le vieillard n'eût jamais paru faire attention à elle et que pour sûr il ne lui eût jamais adressé la parole, elle attendait sa venue comme on attend celle d'un ami.

—Gerty! fit entendre une voix rude partant de l'intérieur de la maison, avez-vous été chercher le lait!

L'enfant, sans faire de réponse, quitta le seuil de la porte, tourna l'angle de la rue, et fut bientôt hors de la portée de la vue.

—Qu'est devenue cette enfant? dit la femme dont on avait entendu la voix, et qui se montra presque aussitôt à la porte de la rue.

En ce moment passait un drôle connu de tout le voisinage pour sa malice et ses mauvais tours; il avait vu fuir la petite Gerty, et il se fit un méchant plaisir d'indiquer du doigt à la vieille femme l'angle derrière lequel elle s'était retirée, en lui disant en riant:

—Elle est cachée là.

En un moment la pauvre Gerty fut arrachée du poste d'observation où elle s'était blottie, frappée une première fois pour sa désobéissance, une seconde fois pour son impudence, et dépêchée immédiatement vers une allée voisine à la recherche du lait en question.

Elle fut bientôt de retour, car elle tremblait que l'allumeur de réverbères ne vînt et ne partît pendant son absence. Heureusement elle arriva assez à temps pour l'apercevoir au moment où il grimpait le long de son échelle, qu'il avait appuyée contre le mur de la maison. Elle se plaça au pied de cette échelle et concentra tellement son attention sur la flamme qui brillait dans sa cage de verre, qu'elle ne prit pas garde que l'allumeur commençait à opérer sa descente. Elle se trouvait juste sur son passage; aussi celui-ci, en mettant pied à terre, la heurta assez violemment pour qu'elle tombât sur le pavé.

—Holà! ma petite, que fais-tu donc là? dit le vieillard en se baissant pour aider à la relever.

L'enfant fut debout en un clin d'oeil et sans avoir fait entendre aucune plainte, car depuis longtemps elle connaissait la misère, et ses genoux étaient endurcis aux meurtrissures. Mais le lait était tout répandu.

—Oh! oh! dit le bonhomme, voilà qui est fâcheux. Que dira ta mère de cela?

En regardant alors pour la première fois la petite Gerty en face, il ajouta comme en se parlant à lui-même:

—Voilà une drôle de petite figure, elle ressemble à une sorcière.

Puis voyant que l'enfant considérait avec douleur son lait répandu et jetait un regard craintif vers la maison, le vieillard ajonta d'un ton plus doux:

—Ne te désole pas pour si peu de chose; un peu de courage, mon enfant. Il ne faut pas trop avoir peur de ce qu'elle pourra te dire; d'ailleurs, je t'apporterai demain quelque chose qui te fera plaisir. Pauvre petite! tu n'as pas l'air d'être heureuse. N'oublie pas, si la vieille femme te fait des reproches, de dire que c'est moi qui suis cause de tout. Mais ne t'ai-je point fait de mal? Que faisais-tu donc au pied de mon échelle?

—Je vous regardais allumer le réverbère, répondit Gerty; je ne me suis point fait de mal, mais je suis désolée d'avoir renversé mon lait.

En ce moment Nan Grant, c'était la vieille femme, apparut de nouveau sur le seuil de la porte, et voyant ce qui venait d'arriver, elle fit rentrer la petite fille à la maison en lui appliquant force coups et en l'accablant des plus grossières injures. L'allumeur voulut essayer de la calmer, mais elle lui ferma la porte au nez. Pauvre enfant! sa mère était morte dans la maison de Nan Grant il y avait déjà cinq ans; et si la petite fille avait été, depuis ce temps, tolérée par son hôtesse, ce n'était point par esprit de charité de la part de la vieille femme; ce n'était pas non plus par déférence pour les ordres de Ben Grant, son mari, qui lui avait recommandé l'enfant, que Nan avait consenti à garder Gerty; Nan s'était toujours fort peu souciée de complaire à son mari, et il n'y avait pas d'apparence qu'elle s'en mît davantage en peine depuis que l'absence du pauvre homme, prolongée outre mesure, donnait tout lieu de croire qu'il avait péri à la mer victime de quelque naufrage ou de quelque maladie. Pour conserver Gerty auprès d'elle, il fallait donc que Nan eût quelque motif secret, et en effet il existait à cet égard quelques raisons particulières; et tout en considérant Gerty comme une charge très lourde, la mégère hésitait à la renvoyer, dans la crainte que la justice ne s'imaginât de lui demander certains comptes qu'elle n'était point pressée de rendre.

Après la scène que nous venons de raconter, Gerty fut enfermée pour la nuit dans l'affreux grenier qui lui servait de chambre. Tout entière d'abord à la terreur que lui inspirait l'obscurité, elle demeura pendant un instant sans mouvement et sans voix; mais bientôt la douleur l'emportant sur la crainte, elle se livra au désespoir et aux larmes, frappa du pied, essaya d'ouvrir la porte et cria à plusieurs reprises:—Nan Grant, méchante vieille Nan Grant, je vous déteste! Personne ne répondant à ses cris, sa colère peu à peu s'apaisa et devint moins bruyante. Elle s'assit alors sur son misérable grabat, se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer à sanglots, comme si son coeur eût voulu se fondre. Elle pleura ainsi jusqu'à ce qu'elle fut en quelque sorte épuisée, puis ses larmes se séchèrent sur ses joues et sa douleur ne se trahit plus que par quelques soupirs entrecoupés qui s'échappaient encore parfois de sa poitrine oppressée. De temps à autre elle ôtait ses mains de dessus son visage, les pressait convulsivement l'une contre l'autre et jetait un regard désolé du côté d'une petite fenêtre située au pied de son lit. Trois carreaux mal joints fermaient cette fenêtre; c'était par cette seule ouverture que la lumière arrivait dans la chambre. Ce jour-là il n'y avait pas de lune; mais en regardant à travers les vitres, Gerty aperçut un point brillant dans le ciel: c'était l'astre qu'elle appelait son étoile. Ne s'imaginant pas qu'il pût y en avoir de plus brillante, elle n'avait d'yeux que pour celle-là, et plus d'une fois il lui était arrivé de contempler du seuil de la por-

EN PROVINCE

HAYWOOD

Dimanche dernier 8 novembre, il y avait grande soirée chez M. Elie Dagesse, en l'honneur de Mlle Alida Allaire, la soeur de notre sympathique curé, le Rév. Cyrille Allaire.

Mlle Allaire était venue à Haywood en même temps que son frère, et elle ne tarda pas à se faire de nombreux amis dans la paroisse, car ses manières affables et ses nombreuses ualités lui attirèrent les sympathies de tous ceux qui firent son aimable connaissance.

Ces temps derniers, ses vieux parents, habitant la paroisse de Saint-Ours, dans la province de Québec, manifestèrent le désir de la voir retourner près d'eux. Bien qu'elle fut très attachée à M. le Curé qui va perdre en elle une amie précieuse, et à ses amis d'Haywood, elle répondit sur le champ à leur appel et décida de quitter Haywood le 11 novembre.

C'est à l'occasion de ce départ que M. Dagesse réunit chez lui un cercle d'amis, afin de faire part à Mlle Allaire des regrets sincères que son départ allait causer.

Sur la liste des invités, on remarquait les noms de M. l'abbé Cyrille Allaire, Mlle Alida Allaire, Mlle Agnès Lafrenière, institutrice, M. Lefebvre, instituteur, M. et Mme Boille, M. et Mme Ouellette, M. Gagnon, forgeron, M. Ludger Gagnon et leurs dames, M. et Mme Corbeil, M. et Mme Pachet, M. et Mme Bourassa, etc., etc.

La plupart des invités se firent un devoir d'assister à cette réunion. Au début de la soirée Mlle Agnès Lafrenière présenta, au nom de la société un cadeau-souvenir à Mlle Allaire. Elle lui parla en ces termes:

Mademoiselle,

Puisqu'il est décidé que vous devez bientôt quitter la paroisse pour retourner dans votre famille, permettez-moi de vous dire ce soir en mon nom, et au nom de l'aimable société qui nous entoure, combien nous sommes attristés de votre départ.

Depuis le temps, trop tôt écoulé, où vous êtes venues habiter au presbytère, nous avons appris à vous connaître et à vous estimer. Votre bonté naturelle, votre affabilité, votre esquise délicatesse, ont de suite attiré vers vous toutes nos sympathies. Peu à peu nous nous sommes habitués à voir en vous une amie et plus nous vous connaissions, plus nous avions occasion d'admirer les qualités de votre coeur et plus nous étions convaincu que nous avions en vous une amie sincère, dévouée, discrète et désintéressée.

Maintenant que vous êtes à la veille de partir nous sentons davantage la place que vous tenez au coeur de vos amis et nous avons la sensation que lorsque vous serez partie, il y aura parmi nous un vide qu'il nous sera difficile de combler.

Cependant, puisqu'il faut que nous nous séparions, nous avons la consolation de penser que vous vous rappellerez souvent vos anciens amis d'Haywood et surtout ceux qui vous expriment ce soir leurs regrets de vous voir les quitter. Quant à nous nous conserverons toujours le souvenir de votre passage parmi nous et pour vous prouver notre estime et aussi pour que vous emportiez de nous un souvenir durable, nous avons eu la pensée de vous faire un petit présent.

Je vous offre donc ce petit cadeau au nom de tous vos amis et je vous prie de l'accepter sans hésitation, car il est et devra rester dans l'avenir, pour vous, le gage de notre estime, de notre amitié et de notre souvenir.

Très touchée par cette petite allocution, Mlle Allaire remercia ses amis intimes émus et M. le Curé prenant la parole à son tour, dans une improvisation fort goûtée, dit en substance que son coeur de prêtre aime sans distinction tous ses paroissiens, même ceux qui le voudraient persécuter, mais que, d'une manière particulière, il se sent disposé à aimer davantage ceux qui ont fait ce soir à son aimable soeur, le plaisir qu'elle vient d'éprouver.

Aussitôt après les amateurs de jeu attaquèrent une interminable partie de carte, tandis que les autres s'amusaient à des jeux divers.

La soirée se termina par un joyeux réveillon, car Mme Dagesse avait dressé une table luxuriante, chargée de fruits et de déserts de toutes sortes.

Aussi chacun lui fit honneur et emporta de cette inoubliable soirée un souvenir charmant.

Mercredi soir, bon nombre des habitants d'Haywood se pressaient car ce jour-là Mlle Allaire prenait les chars pour retourner chez elle. Elle était accompagnée de M. le Curé, qui profite de la circonstance pour revoir encore une fois ses parents.

Chacun voulut presser la main des voyageurs avant leur départ, et leur souhaiter un bon voyage.

Mlle Allaire et M. le Curé quittèrent leurs amis très émus et ayant la certitude d'emporter avec eu leurs amitiés et leur souvenirs les plus respectueux.

Jean-Eugène.

FISHER BRANCH

Le 29 octobre au soir, nous étions heureux de connaître le résultat de notre tombola qui était commencée depuis quelques mois. Voici les noms des gagnants:

1o Maître autel: William Smith, De Laval.

2o Statue Immaculée Conception, patronne: Mme Camille Guimond, De Laval.

3o Ciboire: Rév. M. Clovis Paillé, Ptre, Curé, Rainy River.

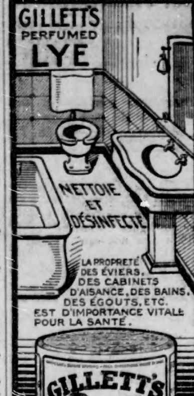
4o Drap Mortuaire: Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

5o Confessional: Jules Sorin, Sainte-Agathe.

Il y a eu 691 billets de vendus, ce qui a donné $151.55.

Nous remercions bien cordialement: 1o Les gagnants qui sont en même temps les donateurs à l'église de De Laval. 2o Tous ceux qui se sont occupés de cette tombola. 3o Enfin tous ceux qui ont contribué par leur offrande en achetant des billets.

A l'occasion de cette Tombola, nous avons eu une soirée qui a été vraiment une soirée de famille. Nous avons eu beaucoup de joie. Cette joie est, selon l'Evangile,



"Joie dans la paix et l'ordre". Durant la soirée il y a eu: 1o Vente de paniers; 2o Pêche mystérieuse; 3o Vente de pâtisserie et oranges; 4o Roue de fortune et surtout durant toute la soirée, le chant et la musique n'a fait aucunement défaut.

La séparation de la soirée a eu lieu à 1 heure et demie. Après les remerciements bien sincères de notre dévoué curé.

M. le curé nous fait savoir qu'on aura des parties de carte en janvier et en février. Ces réunions fraternelles et tranquilles ont pour but une union sûre et amicale. C'est cela qui sauve, par cette union sincère, les paroisses, surtout commençantes.

* * *

Le mois d'octobre a été très beau, ce qui a permi à tous nos cultivateurs de faire tous les labours. Quelle avance pour le printemps!

* * *

La récolte à De Laval est très belle, par rapport à celles qu'on eut dans les paroisses situées sur les bords de la Rivière Rouge.

* * *

Le 6 novembre au matin, la neige, malgré la grande guerre d'Europe, est venue nous annoncer qu'elle sera pour nous une bonne compagne pour 4 ou 5 mois. Mais elle est disparue pour mieux reparaitre en décembre ou en janvier.

* * *

La compagnie du C. N. R. nous envoie un train tous les mercredi soir. Après 2 mois, la compagnie du C. N. R. devrait comprendre qu'un train par semaine est loin d'être suffisant, car à chaque train il y a 40 à 50 personnes qui débarquent à De Laval, Fisher Branch, et en plus 5 ou 6 chars de marchandises pour les magasins et les particuliers. On dit que chacun travaille pour soi. Je crois que la compagnie du C. N. R. travaillerait pour elle en venant deux fois par semaine. D'ailleurs, l'avenir prouvera ce que je dis. Il n'y a rien que d'être sur les lieux pour voir et comprendre.

Petrus.

TOUTES AIDES

Notre nouveau centre français voit avec plaisir augmenter le nombre de ses habitants. M. Patrice Dumas est venu habiter sur les beaux terrains qu'il possède sur les bords du lac Spence.

* * *

La partie Est de Toutes Aides, qui renferme de si belles terres, a été visitée la semaine dernière par des Canadiens qui y ont pris des terrains.

* * *

Les dames et les demoiselles suivent des exercices réguliers de chant pour nous procurer le plaisir d'entendre des grand'messes tous les dimanches.

* * *

Notre maison-chapelle est presque complètement réparée—pour l'hiver.

* * *

M. Alexandre Laberge est maintenant en convalescence.

* * *

Ceux qui sont à la recherche de beaux terrains n'ont qu'à venir à Toutes-Aides.

INWOOD

M. G. Laporte nous a quitté pour aller s'établir à Fisher River. Nous lui souhaitons bonne chance.

* * *

Nous sommes heureux de voir que notre conseiller a fait améliorer les rues et les trottoirs de notre village, ce qui fera un bien considérable, surtout le printemps prochain.

* * *

Notre presbytère, sous la direction de notre curé, le Rév. M. Leroux, est maintenant en pleine construction. Les fondations seront bientôt terminées. Nous souhaitons ardemment que le gros de l'ouvrage soit terminé avant les gros froids.

* * *

Il est question que les gens de Saint-Adélard doivent se construire une église chez eux. Nous leur souhaitons un meilleur succès et une meilleure organisation qu'il y a cinq ans.

Toinon.

FANNYSTELLE

Après plusieurs mois de maladie supportée avec la résignation chrétienne, s'est éteint dans la paix du Seigneur M. Eugène Coulombe, à l'âge de 57 ans. Le défunt était l'un de nos citoyens le plus en vue de cette paroisse. Aussi nous déplorons la perte de ce brave catholique et excellent père de famille.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte, une épouse inconsolable, quatre fils, Oscar, Ulric, Achille et Ubalde, et quatre filles: Mmes Amédée Morissette, Donat Cyrenne, Armand Désilets et Mlle Florence, tous résidents de cette paroisse.

Les funérailles ont eu lieu mardi à 10 heures, dans l'église paroissiale parmi un grand concours de parents et d'amis. Notre magnifique temple était revêtu de deuil, et la cérémonie du service fut imposante.

M. E. Coulombe était membre de la Ligue du Sacré Coeur, dont il faisait partie depuis sa fondation ici. Aussi tous les Ligueurs se sont fait un devoir d'assister aux obsèques de leur frère disparu.

Nous communiquons à la famille en deuil l'expression de nos plus vives sympathies.

Les porteurs étaient MM. Ernest Désilets, Charles Cyrenne, Donat Cyrenne, Armand Désilets, Omer Cyrenne, Amédée Morissette.

* * *

Mme V. Beaupré est en promenade depuis quelques jours chez sa fille Mme Alphonse Poirier, de Franklin, Man.

* * *

M. L.-H. Piché a été assister au mariage de M. L.-A. Morissette, qui a été célébré mardi le 10 courant, en la cathédrale de Saint-Boniface.

* * *

M. Beaudry, de Winnipeg, voyageur pour la Cie Rumely, est de passage ici par affaires.

* * *

M. B. Clay vient de prendre l'agence de la Cie Internationale Harvester et celle de l'Imperial Oil. Il succède M. H. Smiley.

* * *

M. Edmond Poirier est de retour de Strathon, Ont., où il a fait l'achat d'un moulin à scie, pour transporter sur son homestead à Broadvalley, Man.

* * *

Les Révérendes Soeurs Oblates enseignantes ici sont parties mercredi soir pour Saint-Boniface, où elles assisteront à la Convention des Institutrices.

* * *

Mlle Dupuis, institutrice à l'école Castagnier, est aussi à cette même Convention.

* * *

Nous avons été témoins d'une retraite, non pas une retraite d'armée, mais celle d'un homme d'affaires, ou plutôt d'un commerçant qui avec peu de marchandises voulait faire beaucoup d'argent. L'individu n'a pas voulu "fondre son stock", puisqu'il n'en a pas eu le temps. Il a apporté la marchandise avec lui. C'est drôle ces évadements en pleine nuit pendant le sommeil de la police.

* * *

Salut, O blanche neige! Nous saluons sans ôter nos coiffures puisque la brise est trop froide, et ce serait courir au devant des rhumes de cerveau.

Aujourd'hui la belle terre noire est disparue sous le blanc linceuil, mais la couche de neige n'est pas assez abondante pour pouvoir sortir en voiture d'hiver. Aujourd'hui le ciel est gris et nous en aurons encore, avant longtemps.

* * *

M. l'abbé Boivin, de Somerset, était en promenade au presbytère cette semaine.

* * *

Mlle De Froment, de Somerset, était en visite ces jours-ci chez sa tante Mme V. Guilbault.

* * *

M. Dulude, de Broadvalley, Man., est en visite chez M. Paul Côté.

* * *

M. Ernest Kéroack est parti samedi pour aller passer l'hiver à Saint-Adolphe, Man.

* * *

M. Joseph Hélie, de Saint-Boniface, était en promenade ici la semaine dernière.

* * *

M. Paul Côté doit nous quitter bientôt pour aller passer quelques mois sur son homestead près de Broadvalley, Man.

* * *

En visite au presbytère, dans le courant de la semaine: MM. les RR. Dérome, vicaire à Elie, Man., Hogue, curé de Starbuck, le R. P. Antoine Chalumeau, curé à Notre-Dame de Lourdes, Rév. M. Boivin, curé de Somerset et Rév. M. E. Halde, curé de Laurier, Man.

Yvonnie.

te les cieux tout parsemés de diamants sans qu'elle y eût jamais remarqué aucune autre étoile, car celle-là seule avait pour elle un doux et brillant attrait. Il lui semblait qu'elle lui parlait, en murmurant de douces paroles:—Gerty, Gerty, pauvre petite Gerty!

Cette humble lueur perdue dans le vague des cieux prit ce jour-là aux yeux de l'enfant un aspect étrange et fantastique, il lui sembla que c'était un bon ange qui veillait sur elle; et ce fut au milieu de cette consolante hallucination que Gerty, oubliant sa douleur, finit enfin par s'abandonner au sommeil.

Pauvre petite! jeune coeur meurtri, tendre âme froissée, qui pourra t'éclairer d'une douce lumière? Tu es un enfant de Dieu, un de ces petits enfants que le Christ appelait près de lui et pour lequel il est mort. Ne crains donc rien! celui qui fait briller une étoile au ciel pour éclairer ton humble grenier enverra tôt ou tard vers toi un homme ou un ange, pour éclairer tes ténèbres intérieures et faire briller à tes yeux la lumière qui ne doit point s'éteindre, la lumière céleste qui te servira de phare pour te guider vers l'éternité.

II.—*Sympathie éveillée*

Ce fut seulement le lendemain matin que Gerty se réveilla. Son réveil ne fut point causé, comme celui de tant d'heureux enfants, par les douces paroles et les tendres baisers d'une mère. Aucunes mains amies ne l'attendaient pour l'aider à passer ses petits vêtements. Un déjeuner choisi n'était point préparé pour son appétit matinal. Ce furent, au contraire, de rudes accents qui arrachèrent l'enfant à son sommeil; elle les eut bientôt reconnus. C'étaient les voix des hommes qui vivaient à la table de Nan Grant, son fils avec trois pensionnaires qui venaient prendre leur repas du matin. Elle savait que la seule chance qu'elle eût d'obtenir quelques bribes échappées à leur appétit, c'était de se trouver là au moment précis où ils quitteraient la table. Elle se leva donc en toute hâte, descendit l'escalier sans bruit, et attendit que la fumée des pipes lui eût appris, en arrivant jusqu'à elle, que les hommes avaient terminé leur repas et venaient de s'éloigner. Alors seulement elle se décida à entrer dans la salle à manger, non sans avoir jeté autour d'elle un regard de crainte et de défiance. L'accueil qu'elle reçut de Nan fut des plus rudes: celle-ci lui défendit de la regarder en dessous et lui permit bien juste de déjeuner, non sans lui avoir enjoint de s'ôter de son chemin et de ne pas s'approcher du feu, pendant qu'elle allait y être occupée, sous peine d'être traitée encore plus sévèrement que la veille.

Gerty, satisfaite de la misérable nourriture qu'on lui avait laissée sur le coin de la table, s'en empara avidement, et, sans attendre un second avertissement de s'ôter du chemin, elle mit sur sa tête un petit chapeau tout usé, jeta sur ses épaules un châle en lambeaux qui avait appartenu à sa mère, et qui était depuis longtemps la seule protection que la pauvre enfant eût contre l'intempérie des saisons, et sortit de la maison quoique ses mains et ses pieds nus fussent marbrés par le froid de la matinée.

Derrière la demeure occupée par Nan Grant se trouvait un grand chantier de charbon et de bois; ce chantier longeait le quai d'un dock sale et bourbeux. Gerty aurait facilement pu trouver dans cet endroit un grand nombre de compagnons pour ses jeux. Il lui était même arrivé quelquefois de se mêler à la bande de petits garçons et de petites filles, presque aussi sales et aussi déguenillés qu'elle, qui avaient choisi cette place pour lieu de leurs récréations. Cette circonstance cependant ne s'était présentée que rarement, par la raison que les autres enfants avaient formé contre elle une sorte de ligue. Pauvres, vêtus de haillons, sales et misérables, ces petits orgueilleux ne laissaient pas de s'apercevoir pourtant que Gerty était encore plus déchirée et plus abandonnée qu'eux. Ils l'avaient vue d'ailleurs si souvent battue et injuriée, qu'ils avaient bien vite compris qu'il n'y avait personne pour la protéger et la défendre; aussi se targuaient-ils de leurs avantages pour la dédaigner et la laisser à l'écart. Il est possible néanmoins que Gerty fût arrivée à faire cesser cette proscription en essayant de bonne foi de se mêler à ces enfants et en cherchant à se faire aimer d'eux; mais tant que sa mère avait vécu, elle avait toujours préféré garder sa fille auprès d'elle que de la voir prendre part aux ébats de ces petits garnements. Cette habitude de vivre dans la retraite, et peut-être aussi les instincts de sa nature, avaient porté l'enfant à continuer, après la mort de sa mère, son genre de vie solitaire et retiré. Et ce n'était qu'à de rares intervalles, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle s'était trouvée en contact avec ses jeunes voisins. Malgré leur peu de sympathie, ceux-ci, toutefois, ne l'attaquaient guère qu'en paroles, et n'osaient point entrer en lutte avec elle, car elle était emportée, irritable et violente, et elle savait se faire craindre, sinon se faire aimer. Un petit complot, tramé une fois contre elle, avait eu d'ailleurs pour les conspirateurs un résultat qui les en avait dégoûtés pour longtemps. Un jour on lui avait arraché ses souliers des pieds, et on les avait jetés dans le dock. Mais voilà qu'au plus beau moment de leur triomphe, les petits vauriens avaient été surpris en flagrant délit par Nan Grant, qui avait administré à plusieurs d'entre eux une correction exemplaire. Depuis ce temps, Gerty n'avait plus eu de souliers, mais pour la première fois de sa vie peut-être, Nan Grant lui avait rendu un service signalé en la débarrassant de tous ces méchants enfants.

Au moment où nous avons vu Gerty sortir de sa demeure pour gagner le chantier, le soleil brillait de tout son éclat, bien que la journée fut froide. Dans un coin de ce chantier, et presque entièrement hors de vue de toutes les maisons voisines, s'élevait une immense pile de bois. Ce tas, formé de planches et de madriers d'inégales longueurs, présentait par suite à l'extérieur une série de degrés d'escalier irréguliers à l'aide desquels il était facile de gravir jusqu'au sommet, où se trouvait une sorte de niche formée par la saillie de quelques planches; de ce point la vue dominait parfaitement les eaux du dock tout entier.

C'était la retraite favorite de Gerty, une sorte de manière où jamais personne ne s'était imaginé de venir la relancer. La pauvre enfant abandonnée venait s'y retirer pendant de longs jours d'été, y penser à ses ennuis, à ses chagrins, à ses joies, hélas! bien rares, et parfois aussi elle s'y endormait pendant des heures entières. Quand la journée avait été bonne pour elle, c'est-à-dire quand elle n'avait irrité personne et qu'elle avait trouvé moyen d'échapper au fouet ou à la prison, elle se montrait plus gaie qu'à l'ordinaire, et prenait un véritable plaisir à guetter le passage des marins, à les voir amarrer leurs navires au quai ou parcourir le dock dans leurs petits bateaux. L'éclat du soleil et les chants des ouvriers lui paraissaient alors les choses les plus belles du monde et la pauvre enfant oubliait dans une douce béatitude les soucis qui d'ordinaire affligeaient son jeune coeur.

Mais l'été avait disparu, avec lui avaient disparu aussi et les marins, et les navires, et tout ce qui faisait le charme de la belle saison. Le temps était devenu nébuleux et froid, et depuis quelques jours il était si mauvais que Gerty s'était vue obligée de rester à la maison.

Bientôt elle eut fait la plus grande partie du chemin qui la séparait de sa place de prédilection. A sa grande joie, le soleil y était arrivé avant elle; il avait séché les planches à tel point qu'en posant le pied dessus, Gerty les sentit chaudes; et puis le soleil continuait toujours à briller d'un éclat si pur et si gai, que l'enfant oublia bien vite et Nan Grant, et le froid qu'elle avait souffert, et les douleurs qui l'attendaient pendant la saison d'hiver.

Ses pensées la tinrent absorbée pendant longtemps, puis elle se rappela la voix si douce et le regard si bienveillant du vieux allumeur de réverbères. Alors seulement et pour la première fois depuis la veille il lui revint à l'esprit qu'il lui avait promis de lui apporter quelque chose. D'abord elle ne put croire qu'on se fut souvenu d'elle, puis elle espéra: le vieillard lui avait paru si bon et s'était montré si inquiet des suites de sa chute!

Que pouvait-il lui apporter? serait-ce quelque chose à manger? Ah! si c'était seulement une paire de souliers!... Mais comment aurait-il pensé à cela? Avait-il eu le temps de remarquer qu'elle était nu-pieds?

En tout cas Gerty prit la résolution d'aller dorénavant chercher son lait de manière à être de retour à l'heure d'allumer le réverbère. Elle voulait que rien ne pût l'empêcher de voir tout à son aise son vieil et unique ami.

Le jour lui parut long, il finit cependant et fut remplacé par l'obscurité. Avec elle revint True, ou plutôt Truman Flint: c'était le nom de l'allumeur.

Gerty était déjà à son poste d'observation, épiant d'un oeil l'arrivée du vieillard et de l'autre veillant à n'être pas dérangée par la terrible Nan Grant.

Ce soir-là précisément True se trouvait un peu en retard: il était très-pressé, et c'est à peine s'il eut le temps de dire en passant quelques mots à Gerty. Mais, tout courts qu'ils furent, ces mots rendirent l'enfant bien heureuse, car ils partaient du coeur le plus franc et le plus honnête qui fût au monde. Le vieillard posa sa grosse main calleuse sur la tête de l'enfant en lui disant de sa voix la plus douce combien il eût été fâché de l'avoir blessée, et ajouta que c'était une honte, de voir une pauvre petite fille fouettée pour quelques gouttes de lait renversé; ce qui après tout était un malheur et non pas un crime.

—Mais, continua-t-il en fouillant dans l'une de ses grandes poches, voici ce que je t'avais promis. Prends-en bien soin et ne lui fais pas de mal: car, s'il ressemble à sa mère, qui est chez moi, ce sera pour toi un bon et aimable compagnon. Adieu, ma petite.

(A suivre)

LA GUERRE INFERNALE

Au milieu des lignes françaises. Dans Soissons [redacted] bombardé. Sur les ruines de Senlis.

17 septembre.

... En auto, sous une pluie battante, après avoir traversé tous les champs de bataille de la Marne, depuis Meaux, tous les villages où *ils* ont passé, dont il ne reste que des ruines et des cendres encore fumantes, nous arrivons à la Ferté-Milon. En ces jours tragiques, ce n'est pas le souvenir de Jean Racine qui remplit l'esprit quand on atteint l'aimable petite ville... Les Allemands ont passé ici, après le repliement de nos lignes. Pendant neuf jours ils ont occupé le pays: des centaines de mille hommes ont défilé, campé, vécu. Sur les portes, on lit encore des inscriptions allemandes, tracées à la craie, pour indiquer les cantonnements: tant de chevaux, tant d'hommes, tel service. Les braves gens qui sont restés, qui n'ont pas fui devant l'invasion barbare, disent ce qu'ils ont vu. Nous les interrogeons avidement. En général, la ville n'a pas souffert. On a réquisitionné tout et plus, et, sous couleur de ravitaillement, dévalisé, avec des formes parfaites, magasins, poulaillers et caves: le maire a servi d'otage; c'est un brave homme; il a fait son devoir, celui-là... Grâce à lui, le pays a été un peu épargné, les Allemands pillant et ravageant de préférence les maisons et les pays où ils ne trouvent personne pour se défendre ou protester. Encore, si l'on proteste, le mur, tout de suite...

Quand ils sont partis, précipitamment, devant les Anglais et nos soldats, ils ont coupé le pont derrière eux. Dans la ville, ils ont défilé comme à la parade; mais, tout de même, c'était la déroute. Témoin tous ces paquets de munitions, ces grands obus accumulés sur le bord des routes, ces convois de vivres que les nôtres ont pris et brûlés, dans la forêt de Villers-Cotterets; témoin, au haut de la côte, dominant la ville et ses alentours, cette batterie complète abandonnée: huit canons gris, avec leurs caissons, les culasses brisées, avec l'altière et prétentieuse devise: Ultima regis ratio...

Tandis que nous examinions ces canons qui ne feront plus de mal aux nôtres, nous entendons la canonnade, dans la direction de Soissons. Malgré la pluie, qui abat le son et l'étouffe, le grondement roule, continu, sans cesse. Nous dressons l'oreille,—mais l'homme du pays qui nous accompagne y est habitué; ça ne l'émeut plus. Nos papiers sont en règle, allons voir par là...

A une dizaine de kilomètres de la Ferté, que nous quittons, un premier convoi d'artillerie française, sur la route, nous avertit que nous arrivons sur les derrières de nos lignes. Jusqu'à Soissons, en effet, nous ne cessons de rencontrer de nos soldats, tous les innombrables services qui constituent la suite ordinaire et obligée d'une armée en marche: convois de munitions, de vivres, intendance, train des équipages, services de santé, voitures militaires, caissons peints en gris, avec leurs inscriptions blanches, véhicules de toutes sortes, réglementaires ou de réquisition, chariots, chars à bancs, automobiles, énormes camions recouverts de bâches. Des kilomètres de convois montant ou descendant, un immense mouvement, une activité prodigieuse qui réconforte et fait plaisir...

Des villages. Des gens sur les portes, malgré la pluie incessante. Des troupes cantonnées. A Loupont, un flot nous entoure, avide de nouvelles. Ces soldats admirables, qui viennent de sauver la France et l'honneur avec elle, et qui se battent depuis quinze jours, veulent savoir, réclamant des journaux, des cigarettes, du tabac. Ils voudraient même nous en acheter, mais nous avons donné déjà toutes nos provisions...

Là-bas, le canon tonne. A chaque bond de l'automobile, sur la route détrempée, mais qui tient, malgré les charrois incessants, nous nous rapprochons, et le bruit enfle, s'élargit. La bataille n'est pas éloignée. Depuis une heure, nous croisons des voitures du front: des blessés du jour, des blessés tout frais, que l'on aperçoit, au travers des bâches, les bras ou la tête bandés... Des tirailleurs algériens pour la plupart, roulés dans leurs grands manteaux de bure. Au sortir d'un village, un paysan qui a tout vu nous salue. Lui aussi, il a l'habitude et il nous renseigne. La canonnade de jour en jour s'éloigne. Mais, aujourd'hui, elle reste stationnaire, semble-t-il. On se bat au Nord de Soissons. Un soldat nous dit qu'*ils* sont solidement retranchés, qu'on y va à la baïonnette, et que les Algériens ont pris une batterie... C'est de là que viennent les blessés de tout à l'heure.

A quelques kilomètres de Soissons, nous demandons notre route à deux soldats. Ils nous déconseillent d'aller plus loin: c'est la ligne de feu, et la route n'est pas sûre. Les Allemands l'ont repérée, et, comme ils savent que nos convois passent par là, ils tirent dessus. Hier une automobile a été criblée. "Peut-on passer tout de même?" demandons-nous. "Oui, mais à vos risques et périls", répondent-ils. Nous verrons bien...

Maintenant, nous sommes tout près. Au bout de quelques instants, l'oreille du profane, si l'on peut dire, de celui qui, hélas! n'est pas soldat et ne se bat pas, se fait à cette terrible musique et s'habitue à distinguer les sinistres voix qui la composent, comme autant de parties dans un orchestre: la succession régulière de coups de notre 75, secs et nets; la réponse plus sourde des canons allemands, et, à des intervalles espacés, dominant et soulignant le tout, le formidable mugissement des gros mortiers de siège, "l'active Bertha" et la "paresseuse Gretchen", comme *ils* les appellent, avec leur légèreté accoutumée...

* * *

Depuis quatre jours—nous sommes jeudi et ils ont commencé lundi—les Allemands bombardent Soissons. Nous pensons être arrêtés par quelque poste, priés de retourner d'où nous venons, et au plus vite. Il n'en est rien. Un officier anglais, à qui nous demandons si l'on peut entrer dans la ville, nous dit avec flegme: *You can; but it is very unpleasant!*

Les effets du bombardement, nous ne tardons pas à les apercevoir, dès les faubourgs. L'admirable église de Saint-Jean-des-Vignes est le premier témoin qui parle de la sauvagerie allemande: une des longues et fines flèches de son double clocher a été emportée; des éclats ont déchiqueté l'autre. Nous avançons dans la ville aux trois quarts déserte. Sur la chaussée pavée, voici une espèce de fosse de 2 ou 3 mètres de profondeur sur cinq ou six de diamètre: les pavés ont été arrachés, la terre réduite en sable, les alentours constellés d'éclats. Voici une maison, à deux étages, qui a été prise à revers et qui, sous l'obus, s'est écroulée comme un château de cartes, dans la rue... Des toits éventrés, des murs abattus, des arbres fauchés... on ne compte plus. La poste, le grand séminaire, sont des ruines. La cathédrale, quand nous y passons, a relativement peu souffert; elle n'a qu'une chapelle réduite en poudre,—et l'on se félicite presque, avec des larmes dans les yeux, d'en être quitte à si bon compte.

Sur la place de la République, nous stoppons. Devant une maison, un petit groupe de cinq ou six femmes qui causent. Nous les interrogeons.

—Il y a quatre jours qu'ils nous bombardent, nous dit l'une d'elles. Il faut voir ça, de l'autre côté de la ville! Quelle misère!.. A présent, c'est sur la gare et sur l'hôpital qu'ils tirent... Mais, depuis trois heures, ils ont un peu l'air de se calmer...

En effet, les coups des mortiers de siège ne se font plus entendre. Il n'y a plus que l'artillerie de campagne qui poursuit son oeuvre: la nôtre y répond, sans arrêt, —et à l'entendre à côté de soi, on éprouve un sentiment presque agréable, on se sent en sécurité, comme un enfant, la nuit, près d'une grande personne qui lui tient et le rassure... Mais notre interlocutrice avait à peine achevé sa phrase que de nouveau le mortier ébranle l'air avec son: bou-bou-boum! suivi aussitôt d'une espèce de long miaulement. La femme qui nous parle nous pousse vivement du coude:

—Tenez! Regardez en l'air!...

L'obus passe, en effet au-dessus de nous. On le devine plus qu'on ne le voit. Et, tout de suite, à 300 mètres environ, au bout d'une des avenues qui partent de la place où nous sommes, il éclate avec un fracas formidable. Une lueur d'éclair. Une fumée monte, épaisse et blanche...

—C'est sur l'hôpital...

Les Allemands ont repéré le bâtiment où sont nos blessés. Systématiquement, méthodiquement, scientifiquement, ils cherchent à le détruire. On a arrêté ce matin un espion qui leur faisait rectifier leur tir. L'homme a passé entre deux gendarmes...

L'ennemi occupe, sur les plateaux qui dominent la ville, au Nord et au Nord-Ouest, des positions fortement retranchées. Ils ont transformé en une solide et redoutable forteresse d'anciennes carrières qu'ils ont recouvertes de madriers, de fascines, de sacs de terre bien tassée. Ils ont mis leurs mortiers là dedans et, bien à l'abri, ils nous bombardent. Les nôtres ont essayé d'y parvenir à la baïonnette, mais la position est rude. Il faudra de la grosse artillerie pour la réduire. Tout autour, la bataille fait rage... Mais les soldats, les officiers que nous interrogeons, ont confiance. Il se prépare quelque chose...

Nous pensions coucher à Soissons, mais ce n'est guère tenable et où trouver une porte ouverte? Les habitants qui sont restés se cachent dans les caves, quand le canon tonne trop fort. Lorsqu'il se modère, ils sortent, inspectent le ciel... Ils y sont faits, ils n'ont pas peur, les femmes même rient du danger quand il est passé. Mais les hôtels sont fermés, la nuit vient, il nous faut partir...

Au sortir de Soissons, sur une rampe, nous nous arrêtons. De là on aperçoit la ville entière, qui s'étale. Tandis que, du ciel ébranlé par cette canonnade sans répit, des masses d'eau s'écroulent, comme jetées à seaux, nous assistons au bombardement. Au-dessus des coteaux dont la crête verdoyante se découpe sur un ciel qui s'éclaire un peu de ce côté, et que rougit l'or enflammé du crépuscule, de petites boules de fumée blanche s'élèvent et se dissolvent lentement dans l'air. Ce sont les canons qui crachent leur feu... Plus haut, sur le gris uniforme des nuages, l'oeil commence à distinguer les rapides paraboles des obus, ou l'éclatement de petites masses noires: des boîtes à mitraille qui s'ouvrent dans l'air, comme des bombes de feu d'artifice; un flocon blanc... et puis d'autres obus, d'autres bombes d'autres shrapnells... On ne pouvait se détacher de ce spectacle,—mais soudain, je pense aux voitures d'ambulances que nous avons croisées sur notre route, tout à l'heure...

De Longpont (15 kilomètres de Soissons), où nous couchons, dans une bonne auberge que de braves gens hospitaliers ouvrent pour nous, près du magnifique château et des ruines fameuses, toute la nuit, nous avons entendu la canonnade, dominée toujours par les basses profondes des mortiers allemands, qui bombardent Soissons, ville ouverte.

* * *

Pour que le tableau fût complet, partis par Meaux et venus à travers l'immense champ de bataille de la Marne, enore semé de cadavres et jalonné des ruines fumantes de vingt villages dévastés, pillés et incendiés, nous revenons de Soissons à Paris par Villers-Cotterets et Senlis...

Ah! l'affreux, le navrant spectacle! Pauvre et fine Senlis, les tourterelles ne volent plus autour de son clocher... Le bombardement et l'incendie les ont chassées. Reviendront-elles?... Nous venons de Crépy-en-Valois, par la même route qu'a prise la horde allemande. Un peu avant d'arriver à Senlis la campagne commence à présenter cet aspect habituel des champs où l'on reconnaît qu'on s'est battu: arbres fauchés, branches jonchant le sol, et de grands trous ronds, dans la terre, creusés par les obus... On n'a pas fait cinquante pas dans Senlis qu'on sait à quoi s'en tenir. La première maison est un hôtel-restaurant, sur une petite place. Elle a été pillée et incendiée. De cette place part la plus grande rue de Senlis, la rue de la République. D'un bout à l'autre, c'est maintenant une longue rue de ruines, quelque chose comme une rue de Pompéi ou d'Herculanum, et bien plus terrible, parce que la ruine en est d'hier, non pas lavée et patinée par le temps, mais encore noirâtre de l'incendie, et toute remplie de décombres et de scories encore chaudes... Quelqu'un, qui avait été à la Martinique, au moment de la destruction de Saint-Pierre de Miquelon, disait auprès de moi que ce spectacle-ci lui rappelait celui-là. Seulement ici, ce n'est pas un cataclysme naturel, l'éruption soudaine d'un volcan qui a fait ces ruines: ce sont des hommes, pour la honte de l'humanité. Ils sont entrés dans Senlis, ils ont commencé par piller ces maisons, par en sortir tout ce qu'ils pouvaient prendre, manger et boire, —et dans ces maisons ils ont jeté des bombes spéciales qui, en explosant, provoquent l'incendie. Cela, dans toute cette rue. Ce n'est pas le bombardement qui a mis le feu: on le comprendrait encore. Une volonté froide et réfléchie a présidé à cette dévastation. Des témoins l'affirment, et dans quelques maisons épargnées par le feu, on a retrouvé de ces bombes incendiaires, qui n'avaient pas rempli leur office... A droite, au commencement de cette rue navrante à parcourir, tout un pâté de maisons a été consumé par le feu. Il n'en subsiste que quelques pans de murs au milieu desquels les toitures, les escaliers, les meubles s'accumulent en un tas noirâtre de pierres effritées et de cendres... Maisons particulières, hôtels, demeures de pauvres et de riches, villas modernes ou élégantes constructions d'autrefois, charmantes petites maisons du dix-huitième siècle, simples et gracieuses, monuments anciens, rien n'a été épargné. Le bel hôtel du Palais de Justice et de la sous-préfecture, exquis modèle de l'architecture du temps de Gabriel et de Louis, n'est plus. Comme pour attester quelle perte c'est, la façade seule est encore debout, et découpe sur le ciel clair sa structure aux proportions si justes, où des ouvertures régulières montrent la place des fenêtres et des portes... Le reste est écroulé, cette façade même ne tient plus que par miracle, et, dirait-on, pour donner encore quelques jours à ceux qui viennent constater le désastre la mesure de cette perte irréparable et de l'infamie allemande... Nous passons. Une ruine succède à une autre. Combien sont-elles? Cent? Deux cents?... Nous n'avons pas fait le sinistre compte. Là où le feu a été mis, tout à été dévoré par les flammes. Il n'y a pas de demi-ruines. Par l'ouverture navrante d'un mur éboulé, on aperçoit un petit jardin: un massif de fleurs y met encore ses taches vives et gaies. Ces pauvres fleurs encore vivantes parmi tout ce deuil rendent ce deuil plus triste encore.—mais le contraste est trop cruel...

La cathédrale n'a pas été sérieusement touchée: un obus, en passant, a écorné un balustre, brisé un clocheton, et ses éclats ont fait dans les vieilles pierres grises et verdies par le temps des blessures blanches. Mais ce n'est rien, et l'on frissonne en songeant à Reims, dont la cathédrale...

C'est ainsi que les Allemands se sont vengés, sur une petite ville innocente, parure adorable de notre pays, sourire charmant de notre Ile de France, d'un coup de feu tiré, disent-ils, par un habitant sur leur armée envahissante. Cet homme a été fusillé sur-le-champ,—mais ils ont donné ce prétexte, sans fournir la preuve. En même temps, ils s'emparaient du maire, M. Odent; ils l'ont mené sous bonne escorte à Chamant, ils ont creusé une tombe devant lui et l'ont fusillé sans jugement. Après, ils l'ont enterré les pieds en l'air, et c'est ainsi qu'on a retrouvé la dépouille de l'infortuné magistrat, quand des mains pieuses sont venues l'exhumer, pour lui donner une sépulture convenable.

Voilà comment nos ennemis nous font la guerre, au nom de leur civilisation barbare, au nom de la plus grande Germanie. Peuple imbécile, autant que féroce, qui, n'existant que par la guerre et pour la guerre, trouve encore le moyen de la déshonorer, avec lui.

Emile Henriot.

L'ALLEMAGNE FAIT PROVISION DE HAINE

Les Allemands ne pardonneront jamais aux Japonais d'avoir pris Tsing Tao

Amsterdam, 11.—Le "Berlin Lokal Anzeiger", commentant la défaite allemande de Tsin Tao, dit:

"Les Allemands n'oublieront jamais les héroïques combattants de Kiao Tchéou et ceux qui défendirent la colonie Nous n'oublierons jamais ni la violence brutale des "voleurs jaunes" ni l'Angleterre, qui les a excités.

"Nous savons que nous ne pouvons régler, pour l'instant, notre compte avec le Japon; pendant plusieurs années, il pourra profiter de son butin.

"Nous attendrons le temps nécessaire, et même, en supposant que beaucoup d'années doivent passer avant que le moment propice ne se présente, alors, un cri de joie résonnera à travers l'Allemagne: "Malheur à vous, Japonais!"

COMMUNIQUES DE PARIS

Les Allemands ont repris Dixmude, mais ils n'ont pu déboucher sur la rive gauche de l'Yser.

Paris, 12.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"L'effort fait par l'ennemi pour percer nos lignes a continué aujourd'hui sans nouveau résultat pour lui.

"Une contre-attaque des Allemands contre Lombaertzyde a été repoussée; ils ont tentés en vain de déboucher de Dixmude sur la rive gauche de l'Yser.

"Rien de nouveau à signaler sur le reste du front."

* * *

Paris, 12.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Sur notre aile gauche, le combat a été repris hier matin entre Nieuport et la Lys, avec acharnement. D'une façon générale, notre front a été maintenu intact, malgré les attaques violentes et vigoureuses que les Allemands ont dirigées contre certains points de notre ligne de soutien.

"Au nord de Nieuport, nous avons réussi à réoccuper Lombaertzyde et même nous avons avancé au delà de la ville mais cependant, vers la fin de la journée, les Allemands ont pris possession de Dixmude. Nous conservons néanmoins, nos positions aux abords de cette dernière, ainsi que tout le long du canal de Nieuport à Ypres, où nos lignes ont été fermement renforcées. Le combat, à ces divers endroits, a été acharné.

"Les troupes anglaises ont été aussi attaquées sur plusieurs points, mais ont réussi partout à arrêter la marche de l'ennemi.

"Sur le reste du front, la situation générale reste sans changement, quoique nous ayons fait des progrès sensibles au nord de Soissons, dans la région à l'ouest de Vailly et sur la rive droite de l'Aisne. En dehors de ces trois points, le mauvais temps n'a permis que quelques engagements sans importance qui, toutefois, ont été à notre avantage. A Coincourt, par exemple, à trois kilomètres au nord de Parroy, nous avons mis en déroute un fort détachement allemand."

* * *

Londres, 12.—Le correspondant du "Morning Post", dans le nord de la Belgique, dit:

"L'empereur Guillaume a l'ardent désir de s'emparer de Dunkerque et de Calais et, pour arriver à ce but, il fera un effort désespéré."

Le correspondant ajoute qu'il apprend de Berlin que quatre-vingts trains chargés de cavalerie allemande, provenant de France et de Belgique, ont quitté Berlin pendant les trois derniers jours, se dirigeant sur Posen.

"Cet affaiblissement de la cavalerie allemande, ajoute-t-il, est dû au fait que le combat dans les Flandres reste confiné à un duel d'infanterie et d'artillerie, tandis que des renforcements de cavalerie sont devenus nécessaires pour intervenir contre les Cosaques, dont l'avance rapide devient une menace pour la frontière occidentale.

"On dit, de plus, que la stratégie allemande dans les Flandres a été l'objet de critiques sévères dans les milieux militaires à Berlin et que le général von Kluck a été pris à parti par l'empereur lui-même, quoique le général ait cru avoir agi, au contraire, conformément aux ordres de l'empereur.

"Il est annoncé, de plus, que l'Allemagne a payé à la Turquie, comme prix de son intervention dans la guerre, la somme de 200,000,000 de francs."

POUR BOMBARDER PARIS

Un monument aux morts devait servir de plate-forme aux gros canons allemands

Paris, 14.—"L'Intransigeant" appelle l'attention des autorités sur la nature remarquable du monument érigé en 1910 par une société allemande près du village de Champigny-sur-Marne, à 20 kilomètres de Paris.

Sur l'initiative de plusieurs habitants de Champigny, un rédacteur de "l'Intransigeant" visita ce monument hier. Il est formé d'un obélisque de granite portant une inscription commémorative des Wurtembourgeois tués au combat de Champigny en 1871.

L'obélisque est posé sur une plate-forme carrée de 20 mètres de côté. Le tout est situé sur une hauteur qui commande le fort de Champigny et d'où l'on aperçoit clairement les tours de Notre-Dame.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le rédacteur arracha le gazon qui recouvre la plateforme et constata qu'elle était formée d'une manière extrêment solide ressemblant au ciment En deux points de la plateforme se trouve des trous de 40 centimètres de diamètre capables de recevoir les montants de l'affut d'un mortier qui, de cet endroit, pourrait bombarder Paris.

De l'enquête à laquelle se livra le rédacteur, il résulte qu'un certain nombre de personnalités allemandes dans le courant du mois de juin dernier, et qu'un commandant de uhlans en retraite, qui quitta Champigny quelques jours avant la mobilisation, ont constamment habité dans le voisinage depuis 1910.

LES GOSSES A LA GUERRE

Un gamin de treize ans blessé par un éclat d'obus

Paris, 17.—Un boyscout de treize ans, Henri Derombier, a eu la gloire de se trouver au nombre des boys scouts qui, étant de service dans l'armée française, ont été blessés au cours des dernières opérations.

Pendant le récent bombardement d'Arras, où il habitait avec sa famille, Derombier était employé comme messager par une batterie. En traversant un endroit exposé au feu des Allemands, il fut blessé à la cuisse par un éclat d'obus.

ST-BONIFACE

Le Congrès Pédagogique des instituteurs bilingues de langue française a eu lieu jeudi et vendredi de la semaine dernière dans la grande salle du couvent des Soeurs de Jésus-Marie. Comme celui de l'an dernier, ce fut un succès et par le nombre de ceux qui y participèrent et par la variété et la qualité des sujets traités.

Des différents sujets traités, signalons "Les jardins scolaires dans les écoles rurales" par M. F. Lagent, instituteur à Notre-Dame de Lourdes, "Histoire du Canada" par M. G. Brunet, inspecteur, second vice-président honoraire de l'Association, "Qualités de l'instituteur" par M. Roger Goulet, inspecteur et président honoraire de l'Association, "l'Hygiène" par le R. P. Magnan, o.m.i., directeur du Juniorat, "L'Enseignement de l'anglais par la combinaison de la méthode Savinienne et de la méthode directe" par M. François Carrière, instituteur à Sainte-Amélie, "Les Sciences domestiques" par la révérende Mère Supérieure du Couvent de Notre-Dame des Missions à Elie, "Des moyens à prendre pour rendre l'école attrayante" par le Rév. Frère Boniface, du Collège de Saint-Boniface.

AU COLLEGE

Autour de la première division

Un amateur de Rugby a écrit: "Le ballon a été supplanté par le Rugby qui est le seul jeu à l'ordre du jour, cet automne". Oh! oh! l'enthousiasme est une belle chose. Tout de même, il ne faut pas qu'il existe ou se manifeste au détriment de la vérité. Les rugbyistes, nous le reconnaissons avec plaisir, sont très enthousiastes de leur jeu et ils mettent beaucoup d'ardeur et d'entrain dans leurs parties. Mais conclure de là que c'est le seul jeu qui soit en vogue, c'est autre chose.

Le jeu de ballon est pour le moins aussi populaire que le Rugby. Car, s'il y a trois clubs de Rugby, il y a aussi quatre clubs de ballon; et, jusqu'à présent, il s'est joué deux parties de ballon pour une de Rugby.

L'intérêt du jeu serait-il moindre chez les amateurs du ballon que chez les joueurs de Rugby? Prenez le loisir d'assister à nos parties de ballon et vous constaterez que les joueurs ne se rendent pas sur le champ pour faire visages de bois. Les casquettes qui volent dans l'air et les hourras qui s'échappent des poitrines haletantes après chaque point enregistré et après chaque partie gagnée vous diront que les ballonniers prennent un véritable intérêt à leurs parties.

La lutte serrée que les quatre clubs se font est une autre preuve qu'il y a de l'enthousiasme. Car, après la quatorzième partie de ligue, les clubs Caron et Auger sont égaux pour la première place. Le club Laflèche n'a qu'un point en arrière de ces deux-là. Et le club Tremblay, après quelques insuccès inattendus, s'est ressaisi et a fait mordre la poussière aux hommes des capitaines Laflèche et Auger. Et ceux du capitaine Caron subiront le même sort à la prochaine rencontre. Si la température permet de finir l'échelle des parties, les quatre clubs seront probablement égaux après la dix-huitième. Notre amateur de Rugby va-t-il encore prétendre que le jeu de ballon est mort?

Mais cet amateur a peut-être voulu insinuer que les joueurs de ballon ne sont que des cadets comparés aux rugbyistes et que, par conséquent, il ne faut pas en tenir compte. Ne perdons pas notre temps à faire de la prose pour discuter ce point-là. Soyons pratiques. La plupart des rugbyistes savent jouer au ballon. Alors, qu'ils choisissent leurs onze meilleurs joueurs. Nous en ferons autant. Et c'est sur le champ de ballon que se décidera dans quelle ligue sont les meilleurs joueurs.

Messieurs les rugbyistes, nous attendons votre réponse.

* * *

Le ballon et le rugby ne sont pas les seuls jeux qui occupent nos loisirs depuis que les parties sensationnelles de balle au camp ont cessé.

La balle au panier est aussi le jeu favori d'un bon nombre. Trois ligues, comprenant dix clubs, prouvent suffisamment la popularité de ce jeu. Sans doute, les séniors se montrent rarement rangés en bataille. Ils ne jouent leurs parties que les jours de congé quand la mauvaise température empêche les jeux extérieurs. Et nous avons été favorisés d'une température idéale, cet automne. Mais la beauté de leur jeu et l'excitation produite par l'incertitude du résultat jusqu'à la dernière minute n'en sont que plus goûtées.

Les intermédiaires et les cadets trouvent que la balle au panier est un agréable passe-temps pour la récréation du soir. Et tour à tour, ils donnent des exhibitions qui intéressent vivement les spectateurs, s'il est permis de juger d'après les applaudissements frénétiques et les clameurs qui accompagnent ou suivent les beaux coups.

Quand la lutte est chaude (ce qui arrive souvent), il se fait un brouhaha indescriptible. Au milieu de ce vacarme, l'on entend parfois une voix grave qui crie: "Envoie fort, Charlie". C'est Henri qui encourage le capitaine des Bonifaciens. Il est regrettable que Henri n'ait pas jugé à propos de s'enrôler comme joueur. Il paraît avoir des aptitudes exceptionnelles pour la balle au panier. Quand parfois il essaie ses capacités, il entre la balle une fois sur dix.

Dans la ligue intermédiaire, les clubs Laflèche et Rimmer sont égaux pour la première place. Les clubs Galarneau et Tremblay se partagent la deuxième. Les cadets se livrent un combat tout aussi acharné.

* * *

Les protêts paraissent être à la mode, cette année. Après celui du club 1 pour la balle au camp, voici l'autre du club 1 de rugby. Seulement, vu la température passablement froide, ces jours-ci, ce dernier protêt a toutes les chances de figer avant d'avoir atteint le but.

* * *

Encore un jour de temps froid, et notre patinoir sera comme un beau miroir. Nous tenons à remercier ceux qui se sont dévoués pour obtenir un si beau résultat en deux jours. Inutile de les nommer, ils sont connus. Mais notre patinoir va-t-il rester miroir? Les enthousiastes du ballon et du rugby prédisent un dégel à courte échéance. Si ces braves gens disent vrai, il faudra tout recommencer. Oh! là, là.

* * *

Du haut de son balcon, Georges, l'invalide, nous contemple et nous sourit. Son sourire est si gracieux qu'il nous fait du bien.

* * *

MARIAGE

10 novembre. Albert Morissette, fils de Olivier Morissette, de Fannystelle, Man., à Ernestine Schwartz, de Saint-Boniface.

* * *

BAPTEMES

Patrice Klyne et de Margaerite

11 novembre. Caroline, fille de Sinclair. Parrain, W. Bouvette; marraine, Anna Daigneault.

1[?] novembre. Raymond, fils de Yves LeGoff et de Louise Rosny. Parrain, Jean LeGoff; marraine, Marcelle Rosny.

14 novembre. Marie-Marguerite, fille de Alexandre Chénier et de Bernadette St-Laurent. Parrain, Armand Chénier; marraine, Marguerite St-Laurent.

15 novembre. Hélène, fille de Jean Guebennec et de Augustine LeLoy. Parrain, Jules Baert; marraine, Julie Delarbre.

15 novembre. Andréa, fille de Gustave Demeyere et de Lisa Bergman. Parrain, Rémi Six; marraine, Hélène Capelle.

15 novembre. Joseph, fils de Louis Bilodeau et de Marie-Anna Rose. Parrain, Edgar Lalonde; marraine, Marguerite Rose.

Anne-Marie-Cécile Brunet, fille de M. G.-R. Brunet, inspecteur des écoles, née le 14 novembre 1914. Parrain, Rév. Curé N.-C. Jutras; marraine, Mme Vve E.-R. Bélanger. Baptisée par Sa Grandeur Mgr Béliveau, évêque curé, lundi le 16 novembre 1914.

* * *

SEPULTURE

Joseph-Arthur, fils de Ernest Michaud, décédé le 11 à l'âge de deux mois et onze jours.

AU CONGRES

Parmi les religieuses de la campagne qui ont honoré de leur présence le Congrès des Instituteurs, qui sont venues en ville à son occasion, se trouvaient les Révérendes Mères Aldégonde et M.-Ange, supérieures, l'une de Saint-Léon, l'autre de Saint-Claude. Elles étaient accompagnées des Soeurs M.-Alloyse et M.-Mechtilde, de Saint-Léon, M.-Hélène, de Saint-Alphonse, Emérentienne, de N.-D. de Lourdes, et M.-Alphonse, de Saint-Claude.

Toutes ces religieuses appartiennent à l'Institut des Chanoinesses Régulières des Cinq Plaies du Sauveur, bonnes soeurs qui récitent chaque jour tout le bréviaire, absolument comme nos prêtres, et, à l'instar des religieuses et des ecclésiastiques des premiers temps de l'Eglise, se lèvent même la nuit pour matines et laudes, ce qui ne les empêche nullement de se livrer avec succès à l'éducation de la jeunesse.

LA GUERRE AERIENNE

De nombreux aviateurs français sont cités à l'ordre du jour

Paris, 15.—Les aviateurs français ont rendu de très grands services à l'état-major. Par n'importe quel temps, ils ont survolé les lignes ennemies et rapporté de très précieux renseignements.

Si un avion allemand apparaît au-dessus des lignes françaises, immédiatement un ou plusieurs de nos aviateurs prennent leur vol et lui donnent immédiatement la chasse. Il est rare que les aviateurs allemands acceptent la bataille; généralement, ils s'enfuient vers les lignes allemandes.

Dans tous les combats aériens livrés jusqu'ici, nos aviateurs ont toujours fait preuve d'une supériorité indiscutable et très souvent ont "descendu" leurs adversaires.

Dans les récentes citations à l'ordre du jour se trouvent les noms des aviateurs ci-dessous mentionnés:

Radot, lieutenant-aviateur observateur; s'est distingué par des détails nombreux et précis; tué à l'ennemi, bataille de la Marne.

Watteau, lieutenant observateur en aéroplane; a fait de nombreuses utiles reconnaissances et s'est fréquemment exposé au feu de l'ennemi.

Cohen, sergent aviateur; tué en reconnaissance pendant la bataille de la Marne; avait donné de précieux renseignements.

Thoret, sergent-aviateur, et Thoret, sapeur-mécanicien; distingués services; ont jeté journellement des bombes sur les lignes de l'ennemi; le sapeur Thoret, blessé par une balle dans la cuisse, a refusé d'interrompre son service pour faire panser sa blessure.

Munch et de Serre; n'ont pas hésité à prendre l'air par un temps qui rendait leur mission doublement périlleuse; ont été obligés de voler très bas, constamment exposés au feu de l'ennemi.

Lackman, Parent, Rougier, Gilbert et Allouch; ont été aussi cités à l'ordre du jour pour avoir bravé la tempête et le brouillard et avoir obtenu de précieux renseignements sur les positions ennemies.

Des extraits de carnets de route de prisonniers allemands attestent l'efficacité des aéroplanes français.

Du journal d'un sous-officier allemand:

"A Corrobert, plusieurs hommes de mon détachement ont été blessés par des bombes jetées par un aviateur français."

Du journal d'un aviateur allemand:

"La 7e compagnie du 3e régiment de la garde a eu 8 tués et 22 blessés par une bombe jetée par un aéroplane français."

Du journal d'un soldat:

"Un officier nous a montré un dolman lacéré, pris sur un des soixante soldats blessés par la bombe d'un aéroplane français."

Du journal d'un officier:

"Une bombe, lancée d'un avion français, a blessé plusieurs hommes du 73e d'infanterie dans la région de Reims."

D'un récit d'un prisonnier allemand:

"Un aéroplane français a tué quatre chevaux d'une batterie avec une seule bombe."

Du récit d'un prisonnier:

"Près de Neuville, un aéroplane a laissé tomber une bombe sur un train d'approvisionnements, tué quatre hommes, blessé six et tué de nombreux chevaux."

BRIGADES ANEANTIES

Deux brigades allemandes disparaissent dans les ruines d'un village miné par les Français

Paris, 14.—"L'Eclair" publie une lettre d'un soldat français, qui a pris part à un combat dans l'Argonne, laquelle, comme l'auteur l'indique, fait un pendant intéressant des attaques allemandes repoussées. L'auteur de la lettre décrit la retraite d'un détachement français devant les forces supérieures et l'évacuation d'un village commandant un affluent de la Meuse qui coupe la partie de l'Argonne où se trouve une large route suivant la vallée.

"Nous, soldats, dit-il, ne pouvions pas comprendre pourquoi le colonel abandonnait sans aucune lutte le village, qui, de toute évidence, était un point stratégique très important, néanmoins nous obéissions aux ordres et nous nous retirions d'un air morne.

"Après avoir parcouru un demi kilomètre, une soudaine et terrible explosion nous frappait de stupeur.

"En même temps, nos officiers, se mettant à sourire, nous donnaient l'ordre de faire demi-tour.

"Nous rentrions donc dans le village qui était d'une désolation à faire peur. Les maisons étaient complètement détruites, partout se trouvaient d'énormes trous, et dans les rues, la terre était jonchée de milliers de cadavres. Un voile très dense de fumée demeurait suspendu sur ce décor.

"Un paysan, qui avait été témoin de la catastrophe, donnait des détails. Très peu de temps après notre départ, deux brigades d'infanterie bavaroise et saxonne avaient occupé le village. Quelques hommes étaient entrés dans les maisons, les autres se reposaient.

"Alors, se produisit le bruit perçant d'un obus qui éclate. Une explosion comme un tremblement de terre suivit, annihilant presque complètement l'ennemi. Seulement quelques survivants abasourdis, restaient à peu de distance du village.

"Le colonel avait miné le village, avant d'effectuer la retraite. L'assaut allemand était, par ce fait, définitivement repoussé sur ce point."

ALSACIENS MARTYRS

Traités de "chiens de Français", ceux qui sont dans les rangs allemands subissent la haine implacable de leurs bourreaux

Paris, 15.—La "Liberté", publie un interview qu'un de ses reporters a eu avec un Alsacien, qui avec vingt-cinq de ses camarades, vient d'arriver à Paris après avoir déserté l'armée allemande dans les Flandres. Ils appartenaient à un détachement composé de 135 Alsaciens qui avaient été incorporés de force dans un régiment d'infanterie allemande, au moment de la mobilisation. Les vingt-six survivants sont arrivés dans les lignes des alliés la semaine dernière.

L'Alsacien qui était interviewé, raconta ce qui suit:

"Quand la gurre éclata, j'étais à Berlin, où je m'occupais de différentes affaires commerciales. J'essayai de gagner la frontière, mais fus arrêté à Cologne et envoyé dans un régiment où se trouvaient déjà mes malheureux compatriotes. Les Allemands se montraient pour nous fort impolis et nous appelaient "chiens de Français".

"Les officiers nous frappaient, nous promettant de nous placer en première ligne pendant la bataille. Pendant neuf jours, ils nous firent donner une nourriture détestable. Le dixième jour, nous avons reçu de la soupe peu nourrissante, et l'on nous fit dire que nous serions bientôt tués.

"Ce qui était vrai, car lorsque notre régiment attaqua les Belges à Huy, seuls quarante-sept d'entre nous ont survécu, dont deux furent tués par le capitaine, protestant qu'ils avaient fait des signaux à l'ennemi. Le même soir le même officier vint près de nous et nous dit pour nous effrayer: "Vous marcherez en première ligne pendant toute cette guerre, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul d'entre vous."

"Nous avons souffert terriblement pendant les semaines suivantes. Les Allemands se montraient enchantés des soi-disant désastres des alliés et de la prise de Paris qu'on leur avait annoncée.

"Finalement quand arrivés près de Bruxelles, nous avons appris la victoire remportée par les alliés dans la bataille de la Marne, nous avons repris courage.

"Les Alsaciens qui se trouvaient encore parmi nous, décidèrent alors de déserter, c'est alors que nous avons pris nos dispositions pour atteindre les lignes françaises."

Quand on lui demanda ce qu'il pensait des soldats allemands, l'Alsacien répondit:

"Ce sont des machines, parfaitement organisées, qui obéissent aveuglement sans chercher à comprendre. Tous acceptent ce que disent leurs officiers et sans soupçonner le moins du monde qu'on les trompe.

"Jusqu'à la semaine dernière, aucun ne doutait que l'Allemagne ne fut vitcorieuse et que les alliés ne fussent anéantis et que la guerre ne touchât à sa fin. Mais il fut impossible de leur cacher le désastre remporté par l'armée allemande sur les bords de l'Yser, là où tant de soldats avaient été massacrés, ce qui causa parmi eux un profond découragement et occasionna de nombreuses désertions.

Bientôt, toute l'armée de l'ouest apprendra la vérité et je puis prédire la désorganisation et le désastre complet de l'Allemagne, aussitôt que le moral de ses troupes se trouvera ainsi affecté."

LA BOUCHERIE D'YPRES

3,000 Allemands tombent devant une tranchée française

Londres, 16.—Le correspondant parisien du "Daily Chronicle", télégraphie ce qui suit:

"Pour de bonnes ou mauvaises intentions les Allemands risquent évidemment tout pour arriver à un résultat en Belgique.

"Un soldat français, qui a été blessé lundi dernier près de l'Yser et est arrivé à Paris, a raconté les faits dont il avait été témoin, qui montrent clairement avec quelle hardiesse et quelle incroyable détermination les Allemands livrent leurs attaques.

"Ma brigade, a-t-il dit, occupait un front de trois à quatre kilomètres au nord d'Ypres. Les Allemands en nombre considérable l'ont attaqué mercredi de la semaine dernière. Nos troupes ont résisté avec courage, mais les Allemands ont continué leurs attaques malgré des pertes énormes. Jeudi soir, ils nous attaquèrent à différentes reprises avec des troupes de renfort. J'ai vu une tranchée perdue et reprise sept fois en un jour.

"Les attaques de l'ennemi avaient cessé quand, samedi matin, elles recommencèrent plus violentes que jamais au nord de Dixmude.

"Pendant quarante heures nous avons combattu pied à pied sans un moment de répit. Bien qu'il soit impossible de décrire une telle boucherie, je raconterai cependant le fait dont j'ai été témoin:

"Un régiment allemand avançait drapeau déployé. A trois cents mètres de nos tranchées le feu terrible de notre artillerie l'obligea à reculer. Après s'être reformé, il revint sur nous bien amoindri et cette fois-ci approcha jusqu'à 100 mètres de nos lignes.

"Nos canons firent alors pleuvoir sur le régiment une grêle de projectiles qui l'obligèrent à battre de nouveau en retraite.

"Il tenta une troisième attaque. Cette fois-ci l'ordre fut donné de continuer le feu jusqu'à ce que le régiment fut anéanti.

"A vingt mètres de lui, chaque canon et fusil faisait son oeuvre.

"Dix minutes plus tard il ne restait plus un seul homme du régiment. En moins d'une heure trois mille hommes avaient été tués".

"CAILLAUX L'ESPION"

L'ancien ministre et sa femme sont de moins en moins populaires

Le "Sun", de New-York, publie la dépêche suivante qui lui a été adressée en date du 22 octobre par son correspondant de Paris et a été retardée par la censure:

"M. Caillaux et son épouse qui, juste avant la déclaration de guerre, a été acquittée par la cour d'assises de la Seine du meurtre de M. Gaston Calmette, ont été l'objet d'une démonstration hostile dans les rues de Paris.

"M. Caillaux, dans son uniforme de payeur général de l'armée, et Mme Caillaux, arborant le brassard de la Croix rouge, passaient en voiture découverte sur les boulevards, entre la Madeleine et l'Opéra, quand ils furent reconnus par une femme qui s'écria:

"—Voilà Caillaux, l'espion allemand!"

"Aussitôt, la foule se réunit autour du fiacre en sifflant les occupants et leur jeta des ordures ramassées sur la chaussée. Mme Caillaux reçut en pleine face un de ces paquets de vieille toile d'emballage qui servent aux balayeurs des rues à diriger les eaux du ruisseau.

"Les deux époux, pales et déconcertés, sautèrent dans un taxi et ne tardèrent pas à disparaître."

REMARQUABLE EXPLOIT

Refusant d'abandonner sa pièce, un artilleur français extermine à lui seul 600 Allemands

Paris, 16.—Au combat de Vailly, les Français furent obligés de céder du terrain et durent abandonner quelques canons. Ils eurent cependant le temps d'enterrer la plupart de ses pièces, et la seule qui resta en batterie fut mise hors de service pour que les Allemands ne pussent pas en faire usage.

Près de ce canon, un artilleur français se couvrit de gloire. Les servants avaient reçu l'ordre de battre en retraite, mais lui, déclara qu'il n'abandonnerait pas sa pièce tant qu'il lui resterait un obus à tirer. Puis, avec méthode, il fit le service de son canon et envoya ses shrapnels au milieu de la colonne allemande qui s'avançait à moins d'un kilomètre de là, en tirant sur lui. Quand elle arriva à 300 verges, il restait au pointeur une douzaine de coups à tirer. A cette distance chaque obus abattit des rangs entiers d'ennemis comme une boule abat des quilles, mais rien ne pouvait les arrêter. Le dernier coup partit comme l'ennemi se trouvait à 50 mètres de la bouche du canon et l'exécution que fit le projectile fut telle que l'artilleur français eut le temps d'enlever la culasse de sa pièce et de s'échapper, quoiqu'il ait reçu une balle dans les côtes.

Si durs que soient devenus les hommes envers les terribles spectacles auxquels ils assistent, il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre de témoins oculaires de cette scène se trouvèrent mal à la vue de l'amas de chairs allemandes étendues dans la plaine. Plus de 600 cadavres gisaient à moins de 500 mètres du canon.

LES BELGES EN AFRIQUE

Ils se sont brillamment conduits au Congo

Le Havre, 11.—Le "Courrier de l'Armée belge" publie le rapport suivant sur les opérations des troupes belges au Congo:

"Nos troupes se sont bravement conduites au Congo. Une colonne volante vient de s'embarquer de Kisegvie, position fortifiée située sur la rive du lac Kivu. Au cours de l'assaut du fort, l'ennemi a subi de grosses pertes.

"D'autre part, les Allemands ont échoué dans leur tentative de s'emparer d'Alberville, sur la rive ouest du lac Tonganyika. Une colonne belge, partie de Katanga, a pénétré dans la Rhodésie pour se joindre aux troupes anglaises d'Abercorn qui opèrent contre les Allemands en Afrique orientale."



CONTRAT DE MALLE.

DES SOUMISSIONS CACHETEES, adressées au Maître Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi, le 25 décembre 1914, pour le transport des Malles de Sa Majesté, selon un contrat de quatre ans, six fois par semaine, aller et retour, entre Dufrost et Saint-Malo, à partir du 1er avril prochain.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations sur le contrat proposé peuvent être vus et des formules de soumissions obtenues aux bureaux de poste de Dufrost, La Rochelle, Saint-Malo et au bureau de l'inspecteur des bureaux de poste, Winnipeg.

H. A. PHINNEY,
Inspecteur des bureaux de poste.
Bureau de l'Inspecteur des bureaux de poste.
Winnipeg, Man., 13 novembre 1914.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être obtenue

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.